

SHAKESPEARE

SUITE ET FIN

IV



OMÉO ET JULIETTE ouvre la série des tragédies de Shakespeare et des pièces dont l'inspiration se retrouve dans les auteurs italiens : Luigi di Porto, Boldero, Bandello, Masuccio de Salerne, Boccaccio, Ariosto, ainsi que dans la collection de contes appelés *Gesta Romanorum*, ou bien encore dans des traducteurs français et anglais.

Malgré les défauts que l'on peut signaler dans *Roméo et Juliette*, on a le droit de qualifier ce coup d'essai de coup de maître. Ce drame de jeunesse et d'amour, de haine et de mort, de félicité infinie et de douleur qui tue, s'est emparé pour toujours du cœur et de l'imagination des générations.

Comme presque toutes les héroïnes de Shakespeare, Juliette aime à première vue, violemment, éperdument, exclusivement ; jamais, chez aucune d'elles, la passion n'est contenue et raisonnée ; c'est une folie qui les mène au Ciel ou à la tombe. Ce sont des femmes de cette renaissance italienne et

païenne, travaillée par l'esprit révolutionnaire de la réforme, de cette vie bouillonnante et exubérante, que nous ne pouvons mesurer à notre taille et dont Shakespeare a été le peintre le plus complet, le plus puissant, vie dont il a absorbé et exprimé l'essence.

Il ne faut donc pas le juger d'après nos règles classiques, notre goût châtié, mesuré, logique et délicat. Il prend la vie en bloc avec le bien et le mal, le beau et le laid, le fin et le grossier, et il vous sert une tranche de cette vie avec tout ce qu'elle contient. Et cette vie, il la voit avec les yeux d'une imagination dont les ressources dépassent toute mesure ordinaire, pour laquelle les images se multiplient, les métaphores abondent et revêtent la même idée de formes diverses qui la transfigurent, la présentent sous des aspects variés à l'infini. Le vocabulaire de Shakespeare est le plus opulent qu'on connaisse; tandis que celui de Milton, par exemple, ne contient que huit mille mots, le sien en comprend quinze mille!

Le peintre enrichit sans cesse sa palette de nouvelles nuances inconnues qui surprennent, semblent souvent étranges, exagérées, heurtées, mais qui pour lui, expriment simplement les perpétuelles évolutions de sa pensée toujours en ébullition. Sans frein pour lui-même et sans préoccupation de l'effet qu'il va produire, il fait passer son spectateur par tous les mouvements de l'âme, de la passion, de l'esprit, de la gaieté ou de l'horreur tragique, souvent sans préparation, sans transition; il éblouit, il fascine, il révolte; il attendrit, il amuse tour à tour et presque à la fois; c'est un cratère qui lance de la lave et des roses, des glaçons et du feu, des diamants et des scories. Pour l'aimer et l'admirer comme il le mérite, il faut s'assimiler un peu de sa nature impétueuse, tourmentée, passionnée, de son coup d'œil rapide et vaste, de ses conceptions instantanées et complexes, de ses subtilités, de ses raffinements mêlés de grossièretés, de sa grandeur et de sa frivolité. Encore une fois, tout cela est la vie et il l'accepte tout entière. Si l'action principale qu'il entend mettre en scène se présente à lui compliquée, traversée d'incidents, il ne les regrette pas; il les mêle à sa trame et l'on peut, comme dans le *Marchand de Venise*, trouver deux ou trois actions qui se coudoient, sans que, dans ce pêle-mêle, il y ait obscurité ou confusion. Ce qui a pendant si longtemps empêché les Français d'apprécier Shakespeare, c'est qu'ils s'obstinaient à vouloir trouver chez lui la belle ordonnance de l'art antique, dont ils avaient fait leur loi intransigeante.

Habitué aux lignes pures et sévères dans leur grâce de l'art grec, nos yeux se refusaient à admirer cet art gothique où la fantaisie se donnait libre carrière et plaçait les monstres de ses gargouilles à côté de ses anges et de ses saintes, Bottom et Caliban près de Titania, d'Ariel et de Miranda. Il fallut les essais timides de M^{me} Dacier, de Voltaire,

et enfin la campagne romantique de notre siècle, pour habituer nos yeux et notre intelligence à ce monde nouveau, comme aujourd'hui l'art wagnérien ouvre nos oreilles à une musique inconnue.

A la jeunesse du grand poète on doit encore cette explosion de gaieté un peu grosse : *La Mégère apprivoisée* et ces délicieuses fantaisies : *Comme il vous plaira*, *Beaucoup de bruit pour rien* et *La Douzième nuit*, dans lesquelles l'esprit et la gaieté s'affinent, deviennent plus mesurés, plus harmonieux, avec une teinte de tristesse, dans la douce idylle de la forêt d'Ardennes intitulée *Comme il vous plaira*. Ce n'est plus l'entrain étincelant, la malice coquette de Béatrice et la saine bonne humeur de Benedick dans *Beaucoup de bruit pour rien*. Il semble que l'imagination de Shakespeare, fatiguée des cours et des guerres, ait eu besoin de l'air frais et reposant des grands bois « où les exilés laissent fuir le temps sans regret, comme dans l'âge d'or, et moralisent sur les doux bienfaits de l'adversité. » Si l'épreuve a frappé le prince, la tendre et rieuse Rosalinde et son fiancé Orlando, idéal de jeunesse noble, forte et belle, la nature et la pureté de leur âme le consolent.

La Douzième Nuit, ou *Nuit des Rois*, éloigne toute mélancolie; c'est la dernière des pièces exclusivement joyeuses de Shakespeare, mélange de gaieté exubérante et de fine satire, dans lequel la séduisante Viola jette une note tendre.

On pense que vers la même époque parurent les *Sonnets*, de Shakespeare; mais ils étaient l'œuvre de plusieurs années. Ils se partagent en deux séries : la première adressée à un jeune ami, la seconde à une femme; l'une et l'autre font allusion à des événements qui rapprochèrent, puis éloignèrent les deux personnages du poète lui-même; trahi par tous deux, Shakespeare, avec le temps, pardonna à William Herbert et le reçut à merci.

Dans ces sonnets pleins de beauté, de grâce, de charme et de sentiment, on sent les péripéties du drame qui se joue dans ce cœur blessé; les soupçons, la méfiance troublant de plus en plus cette amitié passionnée, la lourde tristesse qui succède à la trahison, la séparation, l'adieu, puis, après un long silence, le réveil d'une affection mal éteinte, les efforts pour excuser le coupable, les remords et les adieux de celui-ci, le charme opérant de nouveau et enfin la tendresse reprenant son empire, non plus comme autrefois fondée sur le seul attrait de la jeunesse, avec toutes ses séductions, mais purifiée, fortifiée par la souffrance, plus grave, plus profonde, plus inaltérable.

V

Le XVII^e siècle commençait; le génie de Shakespeare avait déjà opéré une révolution dans l'art dramatique, lorsqu'il parut chercher des voies nou-

velles, ne plus se contenter des annales nationales et des comédies inspirées par la gaité débordante de la jeunesse. Il avait connu la douleur, perdu son fils et son père, été trahi par l'amour et par l'amitié; les fastes de la guerre, les pompes des cours, les contes légers, simples, les passe-temps où se mêlent le rire et les larmes sans chagrin ne lui suffisaient plus. Il lui fallait sonder par l'imagination les profondeurs du cœur humain, les problèmes les plus obscurs et les plus tristes de la vie, étudier les grands mystères du bien et du mal, que jusqu'alors il avait seulement effleurés. L'expérience du monde et des hommes le disposait à employer les ressources de sa pensée avec plus de vigueur, à se mesurer avec la réalité des faits, à reconnaître que son art pouvait trouver dans la vie positive et vraie des éléments plus précieux à exploiter, plus résistants que les jeux d'esprit, les grâces affectées qui l'avaient parfois égaré dans ces premières œuvres. Peu à peu, il abandonnait les surfaces brillantes pour creuser le sol. En un mot, il atteignait sa maturité et, pour mettre sa pensée en action, empruntait des sujets à l'antiquité aussi bien qu'au monde moderne.

Les deux premières grandes œuvres de cette période furent *Jules César* et *Hamlet*.

Il ne s'agit plus là d'hommes d'action héroïques, comme Henri V, mais d'hommes contraints à agir dans des circonstances de vie ou de mort, envers et contre leur nature.

Hamlet ne peut pas agir parce que son énergie morale est sapée par une sorte de scepticisme et de désespérance stérile de la vie, parce que sa volonté est malade, vacillante, proche de la folie. Brutus (dans *Jules César*) est un idéaliste, vertueux sans doute, mais dont les actes publics sont une série d'erreurs. Quant à César, le poète nous semble avoir étrangement conçu et méconnu son caractère. Il montre surtout ses faiblesses; on le voit accessible à la superstition et à la flatterie, se défiant lui-même, ayant perdu la faculté de comprendre les caractères, d'agir avec promptitude et sûreté. Et cependant, cette tragédie n'en est pas moins une des plus parfaites de Shakespeare, des mieux conçues et ordonnées, dont le style, sans exagérations ni surcharges, a le plus de noblesse et de grandeur; et malgré ses défaillances, César reste l'âme de l'œuvre, après sa mort plus encore que pendant sa vie.

Hamlet représente l'apogée du génie de Shakespeare, exprime ses sentiments les plus profonds et les plus désenchantés sur les hommes et sur la vie. On l'a justement appelé une tragédie de la pensée. Hamlet n'est pas la victime d'une passion tyrannique comme Othello, Macbeth ou Coriolan. Il porte un fardeau terrible et au-dessus de ses forces. Blessé dans sa sensibilité par le second mariage de sa mère avec son oncle, Hamlet est déjà envahi par l'amertume, lorsque l'ombre de son père lui révèle le crime auquel il doit la mort et lui impose

le devoir de le venger. A ce moment, Ophélie le repousse; une sombre mélancolie s'empare de lui; le soleil s'est voilé; tout est noir; il se sait environné d'espions, et en partie pour déjouer leurs efforts, en partie pour mieux dissimuler sa vraie pensée, mais aussi parce que sa nature morale est vraiment déséquilibrée, il joue la démente.

Quand il se voit condamné à une mort lointaine par le meurtrier de son père, la terrible faculté qu'il possède d'agir subitement et désespérément s'éveille et guide son bras pour frapper.

Hamlet est, de toutes les pièces de Shakespeare, celle qui a le plus exercé la pensée, le jugement des générations et donné lieu aux interprétations les plus diverses.

Quelques critiques ont voulu voir le dramaturge dans son personnage. Qu'il y ait mis beaucoup de lui-même et de son expérience de la vie, c'est incontestable; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il y avait dans sa nature l'équilibre, la force de volonté, la persévérance dans les desseins, le goût de l'existence saine et réglée dont il a fait preuve en poursuivant et réalisant son rêve d'existence honorable et honorée au foyer natal, rêve bien anglo-saxon et fondé sur les qualités qui font précisément défaut à son héros.

Nous ne pouvons, pour ainsi dire, que donner la nomenclature des chefs-d'œuvre produits encore par cet inépuisable génie.

L'antiquité lui inspira *Antoine et Cléopâtre*, œuvre magnifique, grandement conçue, d'après Plutarque, et servie par la beauté du langage, orientale par la splendeur du style, mais au fond fidèle aux lois morales qui gouvernent l'humanité. Cléopâtre, avec sa nature ondoyante et diverse de caméléon du Nil, est peut-être la plus étonnante création féminine du poète.

Coriolan, victime de son orgueil, comme Antoine de sa passion, nous ramène de la sensuelle Egypte à l'austère république romaine et à sa matrone idéale, Volumnie, la mère du héros.

Le mépris dont Shakespeare flagelle les tribuns démagogues, qui égarent et pervertissent le peuple, pourrait trouver son application aujourd'hui et prouve que l'âme des ambitieux politiques et celle des foules ne changent pas.

Timon, le misanthrope d'Athènes, et *Périclès*, sont des œuvres inférieures, composées en collaboration avec des mains moins habiles, ce qui fait reconnaître facilement celle du maître dans certains morceaux, comme, par exemple, dans la tempête de *Périclès*, dont la beauté poétique et terrible égale celle des éléments en furie.

A l'histoire moderne, Shakespeare, dans la seconde période de son admirable production dramatique, a emprunté, d'après diverses sources, les sujets de *Macbeth*, du *Roi Lear*, tous deux plutôt légendaires qu'historiques, d'*Othello*, que son imagination a beaucoup grandi, et enfin d'*Henry VIII*.

Il y a dans *Macbeth* une telle fougue dans la

pensée, une telle suite dans la conception et l'exécution, que, contrairement à la plupart des œuvres du poète, celle-ci semble avoir été tracée d'un seul jet, comme l'esquisse d'un grand tableau par un artiste dont la puissance et l'habileté n'admettent ni hésitation ni arrêt. Dès que l'idée du mal a pénétré l'âme de Macbeth, il marche droit à sa perte; il cède toujours à l'inspiration mauvaise, aussi lâche au moral que brave au physique. Il voudrait bien jouir des profits du crime sans avoir la peine de le commettre, mais, une fois que ses mains sont tachées de sang, peu lui importe d'élargir la tache; les craintes, qui d'abord le faisaient reculer devant le meurtre, le poussent à le multiplier, et le brave soldat devient une force brutale qui tue. Lady Macbeth, au contraire, est d'une essence plus fine; elle a poussé son mari au crime par ambition, elle a accepté la nécessité d'employer les moyens violents, mais son bras faiblit en présence du vieillard endormi qui ressemble à son père, et quand l'acte est accompli, quand le sang a jailli sur sa petite main blanche, sa force nerveuse se brise comme un arc trop tendu et le fil se rompt subitement. Les sorcières apportent l'élément surnaturel qu'on aimait à l'époque de Shakespeare, élément de terreur dans Macbeth, de malicieuse gaité dans le *Songe d'une Nuit d'été*, de grâce exquise dans la *Tempête*, sous les traits charmants d'Ariel.

La passion jalouse que le poète met en scène dans *Othello*, n'a jamais été dépeinte avec une force plus terrible. La nature primitive du Maure, encore à demi sauvage, mais droite et chevaleresque, est sans défense contre les artifices d'un Iago et les imprudences de la délicateuse enfant gâtée qu'est Desdémone, la livrant aux machinations du traître comme à la vengeance de l'époux jaloux. Jamais les abîmes de méchanceté, de dépravation, d'amour du mal pour le mal que peut contenir un cœur d'homme, n'ont été sondés d'un œil plus perçant, plus implacable que ceux du cœur d'Iago par l'œil de Shakespeare. On reste émerveillé de la souplesse, des ressources inépuisables du génie qui peut créer tant d'êtres si dissemblables.

On pourrait lui appliquer ces paroles de Kent, comparant la tendre et loyale Cordélie à ses hypocrites et cruelles sœurs : « Ce sont les astres d'en haut qui décident de nos dispositions naturelles, autrement le même père ne pourrait engendrer des êtres si différents. »

Parmi les tragédies, le *Roi Lear* est l'une de celles où les passions sont poussées à leur extrême violence; et ces passions déchaînées causent les souffrances les plus poignantes que l'on ait vues depuis *Edipe-Roi*. Mais avec cette science des contrastes que possédait Shakespeare, il a placé, à côté des filles dénaturées dont la cruauté pousse le vieux Roi à la folie, la délicateuse figure de Cordélie, si simple dans sa noblesse, et, en face des lâches et des traîtres, le fidèle Kent et le fou si

pathétique dans son dévouement; le fou, « dont le cœur est meurtri depuis que la jeune maîtresse est partie pour la France ».

Certes, il y a de l'emportement, de la violence, de l'outrance dans le génie de Shakespeare; il voit souvent plus grand et plus gros que nature, mais, en même temps, il a des délicatesses d'âme, des tendresses de cœur, des finesses d'esprit, des nuances dans le sentiment qui émerveillent par le contraste. Il a su incarner dans ses personnages toutes les passions de l'homme et toutes les délicatesses de la femme, et quand il a montré celle-ci sous ses aspects mauvais et coupables, il a réussi à indiquer la différence entre sa manière de faire le mal et la manière de l'homme; entre les mobiles qui font agir l'un et l'autre et les moyens divers qu'ils emploient.

Et combien sont moralement grandes quelques-unes des héroïnes conçues par le poète! Quelle majestueuse figure, par exemple, celle de Catherine d'Aragon dans *Henry VIII*! Quelle longue résignation, quelle équité, quelle charité, quel désintéressement et quelle hauteur d'intelligence dans cette victime du roi! Et dans celui-ci, quelle plénitude de force écrasante, presque inconsciente, qui semble faite pour pulvériser sur son chemin tout ce qui essaie de lui barrer le passage!

Et chez Wolsey, quelle puissance d'intelligence! Quel génie d'homme d'Etat! Quels que soient les côtés faibles de cette pièce à laquelle collabora Fletcher, ces trois caractères suffisent pour la mettre hors de pair.

Disons, en terminant, quelques mots de ces délicieuses œuvres toutes de fantaisie, d'imagination romanesque, quelques-unes tristes et sombres comme *Mesure pour mesure*, désillusionnées comme *Troïlus et Cressida*, mais la plupart ensoleillées, pénétrées de la brise et de la fraîcheur des champs, comme le *Conte d'hiver*, où s'épanouit, à côté de la noble et généreuse Hermione, l'adorable et joyeuse jeunesse de Perdita, si poétique dans sa joie de vivre au milieu de ses fleurs, qu'elle partage entre tous, avec ses sourires et sa gaité innocente. Comme aussi dans *Cymbeline*, où Shakespeare a prodigué à son Imogène tout ce qui peut rendre une femme exquise : la sensibilité, la délicatesse, l'élévation des sentiments et de l'intelligence, la haine du mal, le mépris de tout ce qui est bas ou grossier, le goût de tout ce qui peut embellir l'existence par la culture artistique, le besoin de donner le bonheur autant que de le recevoir.

Comme, enfin, dans la *Tempête*, cet admirable pendant au *Songe d'une Nuit d'été*, dans lequel le poète, mûri par le temps et l'expérience, a exprimé sa conception la plus sereine et la plus noble de la vie. Dans le *Songe*, « les mortels humains » sont les jouets des malicieuses elfes; dans la *Tempête*, cette solennelle et lumineuse vision, les puissances surnaturelles obéissent à leur maître, l'homme, et le servent.

Prospero, le grand enchanteur, éclairé par la science, et très différent du magicien vulgaire, n'hésite pas à briser sa baguette magique, à noyer ses livres, à donner congé à ses esprits aériens quand il pense que son devoir lui commande de renoncer à son existence idéale pour revenir dans le monde réel et y jouer le rôle qui lui a été assigné.

Les personnages de ce drame fantastique sont tous typiques : Gonzalo est le sens commun et la belle humeur; Miranda est une sorte de créature primitive et élémentaire, sous la forme féminine la plus simple et la plus pure. Ariel est la joie immatérielle, créature d'air et de lumière, inaccessible aux affections et aux douleurs humaines. Caliban, à l'extrémité opposée, réunit en lui tous les éléments : appétits, intelligence, imagination même, dont l'homme brute s'affranchit pour devenir l'homme civilisé, mais encore méchant et grossier. Sur tous, règne Prospero comme une providence,

sagesse suprême, la moralité la plus haute, et l'esprit de pardon, de paix, d'harmonie domine dans cette œuvre admirable, comme dans plus d'une de la même période : *Cymbeline*, le *Conte d'hiver* et *Henry VIII*, entre autres.

Nous n'avons pu, dans cette courte analyse d'une œuvre immense, l'une des plus extraordinaires, des plus complexes, des plus profondes qui soient sorties d'un cerveau humain, nous n'avons pu, disons-nous, qu'indiquer bien sommairement, bien sèchement, l'ensemble des merveilles enfantées par ce génie puissant, qui comprit et exprima tout ce que l'âme et la vie humaines renferment de passions, de sentiments, de joies et de souffrances, de grandeurs et de misères.

Nous aurons atteint notre but, si nous avons inspiré à nos lectrices le désir de le mieux connaître.

MARIE DRONSART.

BIBLIOGRAPHIE

PÉRIL DE MORT

PAR FRANK BARRET

Ce roman, traduit de l'anglais, dramatique, mouvementé au dernier point, tiendra les lecteurs en haleine jusqu'au dénouement. Un grand seigneur russe, poursuivi pour ses opinions politiques, s'est réfugié en Angleterre, où la police de son pays cherche, par tous les moyens, à le saisir, pour paralyser l'action qu'exercent ses œuvres artistiques. Une enfant, arrachée par lui à la misère, se dévoue à le préserver, dans une lutte inégale dont chacun suivra avec un intérêt très vif les péripéties.

Cet ouvrage doit à son origine britannique de pouvoir être lu par des jeunes filles (sinon par les plus jeunes), sans avoir été spécialement écrit pour elles, chose assez rare à trouver actuellement, de même que la forme littéraire associée aux incidents, habilement ménagés, d'un roman d'aventures (1).

LA VOCATION DE BÉATRICE

PAR B. DE BUXY

La vocation de Béatrice d'Yorbe, c'est de vouer sa vie à son frère, de se sacrifier à son égoïsme,

(1) Aux bureaux du journal. — 3 fr. 50.

mais en le partageant, et en se faisant un piédestal de ce sacrifice, des hautes études auxquelles il l'associe. L'existence se charge de lui démontrer la vanité de ses illusions et elle revient, au dénouement, à sa vraie vocation de femme : donner et recevoir un bonheur simple ; mais ce n'est pas sans avoir amèrement souffert et fait souffrir. Il y a dans ce roman de très grandes qualités, avec quelques inexpériences ; les caractères en sont tracés d'un dessin ferme qui va jusqu'à l'âpreté, et il règne un beau souffle moral. Nous le recommandons à toutes les jeunes filles (1).

Ajoutons ici, pour les mères et les sœurs aînées, qu'à la même librairie vient de paraître un charmant recueil de fables, de contes en vers et même parfois en prose. *Le petit Monde* (2), par Ch. Marelle, destiné aux enfants, est gentiment illustré. On y trouvera de quoi meubler agréablement des mémoires de 5 à 10 ans.

MÉMOIRES D'UN ARTISTE

PAR CH. GOUNOD

Toutes celles de nos lectrices qui, musiciennes, admirent les œuvres du grand compositeur, mort

(1) Bibliothèque des mères de famille. Firmin-Didot, rue Jacob. — 2 fr. 50.

(2) Firmin-Didot, rue Jacob. — 3 fr.

il y a peu d'années, aimeront à le mieux connaître en suivant, dans ces mémoires inachevés, le développement de son talent, à travers son enfance modeste, qu'éclaire un délicieux portrait de sa mère, sa jeunesse laborieuse, ses premiers succès.

Gounod a interrompu ces mémoires à la première représentation de *Faust*. On s'est efforcé d'y suppléer, trop partiellement, par la publication d'un certain nombre de lettres et de quelques articles, qui montre en lui un excellent écrivain, préoccupé constamment de l'Art et du Beau (1).

Les épines ont des roses

PAR A. DE FERRY

Le sens de ce titre original, emprunté à des vers d'Alphonse Karr, c'est que, dans la vie, il n'est point d'épreuves que n'accompagnent et ne consolent quelques joies. Le héros de ce charmant livre, Jean, dont le pessimisme découragé, sans valables motifs, n'est pas chose rare à notre époque, rencontre sur son chemin une jeune fille, Sylvaine de Chilhac, d'une excellente santé morale, au contraire, et comme créée tout exprès pour ramener ce misanthrope au bon sens. Mais ce serait trop banal d'être heureux simplement. Jean s'ingénie donc à se gâter ce bonheur, et à le regretter quand il ne peut plus l'obtenir. Sylvaine épousera-t-elle, par raison, son beau-frère, droite et brave nature, moins raffinée mais moins compliquée? C'est pour le savoir, et aussi pour faire connaissance avec la peu pratique mère de Sylvaine, M^{lle} Manlius, la romanesque institutrice, le vieux gentilhomme, un sage, dans sa vieille tour, qu'il faut lire ce roman, où l'on trouve autant d'esprit, de verve, d'originalité que d'émotion touchante (2).

Céphise

PAR H. GRÉVILLE

Les romans de H. Gréville, sur lesquels on nous consulte souvent, ne sont pas, à notre avis, destinés, pour la plupart, aux lectures de jeunes filles, du moins à celles qui n'ont pas atteint l'âge où l'on acquiert une certaine expérience de la vie, leur morale étant en effet plutôt celle de l'expérience. Aussi n'est-ce pas sans un certain étonnement que nous la trouvons, cette morale, dans l'œuvre dont il s'agit ici, personnifiée en une jeune fille de vingt et un ans, très sensée, très droite d'ailleurs, très bonne aussi, et dont les conseils étonnamment sages, la fermeté, en font l'appui de toute sa famille. Ces qualités n'ont pour se déployer que le cadre des incidents ordinaires d'une existence moyenne :

maladies, querelles, difficultés pratiques. Aussi ce roman puise-t-il son intérêt dans les caractères, très vivants, de ceux qu'on peut rencontrer chaque jour, dans le naturel du dialogue, et dans la jolie réconciliation d'un jeune ménage un moment troublé (1).

LE MARI DE SIMONE

PAR CHAMPOL

Ce récit offre une intrigue bien soutenue, d'un intérêt très dramatique, des caractères bien tracés. Celui de lady Eleonor est très anglais dans sa volonté inflexible, ne reculant devant aucun obstacle, aucune dureté, pour forcer Simone à devenir, malgré elle, la femme de son fils. Cette affection maternelle, poussée jusqu'au fanatisme, a une puissance presque tragique. L'action eût gagné, ce semble, à ce que le personnage de Richard, le mari défiguré de Simone, ainsi que son cousin, le traître Thomas Erlington, y tint plus de place, mais lady Eleonor emplit tout. A travers d'assez fortes invraisemblances, il y a là un dénouement amené de façon suffisamment imprévue, et une œuvre essentiellement honnête, faite pour intéresser vivement les jeunes filles, et donnant des marques d'un réel talent (2).

A. CHEVALIER.

AUTOUR DE LA MEUSE ET DE L'ESCAUT

PAR LUCIEN VIGNERON

C'est un voyage en Belgique et en Hollande, pays voisins et pourtant si peu connus des Français !

On voit, du reste, que l'auteur n'a pas été seulement une fois dans les parages qu'il décrit avec tant d'*humour* ! ce qui est sa note habituelle. Lisez le chapitre sur Bruxelles et sur les capitales hollandaises, mais lisez surtout ceux qui sont consacrés à « la Perle d'Anvers » et à « une ville morte ».

Nos lectrices reconnaîtront cette « perle », qu'elles ont admirée dans leur *Journal*, jadis. Il s'agit du fameux musée Plantin, l'imprimerie célèbre, conservé avec amour par les Belges, si amoureux d'art. Quant à la ville morte, c'est Bruges, la belle et la mélancolique ville flamande. On voudra la voir après cette lecture ; il y a peu d'endroits aussi captivants que celui-là.

Finalement, M. Lucien Vigneron nous a donné un bon livre ; nous qui le connaissons depuis longtemps, nous n'en sommes pas surpris et nous nous réjouissons, chaque année, de retrouver sa signature dans notre cher recueil (3).

(1) Calmann-Lévy, rue Auber. — 3 fr. 50.

(2) Calmann-Lévy, rue Auber. — 3 fr. 50.

(1) Plon, rue Garancière. — 3 fr. 50.

(2) Plon, rue Garancière. — 3 fr. 50.

(3) 1 vol. in-8°. — Mame, 1896.

ADOPTÉE

SUITE

VII



ADAME SERFAILLE ne se rebuta pas de ce premier insuccès.

Trop grand avait été, à la nouvelle du séjour que Nadine devait faire à Curgeon, l'espoir subitement né en elle de reconquérir sa fille, pour qu'elle ne mît pas, à le réaliser, tout son courage et toute sa persévérance.

D'abord elle chercha à intéresser la jeune fille à cette vie familiale qui, autrefois, avait été la sienne, et pour cela, elle s'aïda des souvenirs de son enfance.

— Te rappelles-tu, Nadine, cette plate-bande ? Naguère, c'était ton jardin ? Vois, je l'ai consacrée au réséda et aux pensées, parce que, lorsque tu étais petite, c'étaient tes fleurs de prédilection.

Nadine cueillait un brin de réséda, distraitement.

— C'est possible, disait-elle, je l'ai oublié.

D'autres fois, M^{me} Serfaille l'entraînait à l'intérieur de la ferme.

— Viens regarder mes couveuses artificielles.

Ou bien :

— Il faut que tu honores d'un coup d'œil ma laiterie, dont je suis si fière.

M^{me} Serfaille voulait encore la mener, dans les pâtures, voir les chevaux, les poulains qu'elle aimait, étant enfant ; dans les champs, voir fonctionner les moissonneuses-lieuses, ces machines merveilleuses qui, en quelques tours, font table rase d'un champ, et derrière lesquelles les gerbes elles-mêmes sont régulièrement amassées. Mais rien de tout cela ne l'intéressait et, sous la politesse de sa condescendance, sa mère sentait un tel ennui, qu'elle n'eut pas longtemps le courage de le lui imposer.

Le matin, très tard, Nadine descendait en grande toilette, elle faisait quelques pas sur la terrasse, jouait un peu du piano, ajoutait quelques points une tapisserie de Hongrie, dévorait un roman par jour. En dehors de cela, la seule chose à laquelle elle parût prendre plaisir, était de causer avec Suzanne. Ces conversations étaient des monologues dans lesquels elle narrait longuement à sa sœur aînée ses fêtes, ses toilettes, ses succès. Elle donnait aussi volontiers à Suzanne des conseils d'élégance, lui avait fait changer sa coiffure, retoucher ses robes par la femme de chambre. De ses autres sœurs et de ses frères plus jeunes, elle ne s'occupait pas ; c'étaient des enfants, indignes de son attention. Seul, Alexis partageait un peu, avec Suzanne, la faveur de ses bonnes grâces.

Elle n'était plus triste maintenant, mais sa gaieté ironique et dédaigneuse alternait avec des bâillements d'ennui. Elle n'était plus silencieuse, mais elle ne supportait pas la contradiction, pas plus de son père ou de sa mère que des autres ; il semblait même qu'elle voulût témoigner expressément n'être plus sous leur autorité.

M. Serfaille ne disait rien de cet état de choses ; sans cesse retenu au dehors par la surveillance nécessaire des travaux agricoles, il voyait peu Nadine, et la plupart des nuances que sa mère notait douloureusement lui échappaient ; soit que le temps lui manquât pour les observer, soit qu'il fût moins pénétrant et moins sensible que sa femme. Pour lui, la vue de sa fille belle, riche, heureuse, suffisait toujours à sa satisfaction ; elle était ce qu'il avait souhaité et il s'en applaudissait, sans gêner son contentement par des remarques plus approfondies sur son éducation et ses sentiments.

M^{me} Serfaille, qui ne les avait jamais mieux compris que pendant ce séjour plus prolongé, en était à la fois navrée et inquiète. Inquiète, car elle craignait que l'exemple de Nadine ne nuisît à ses sœurs, au moins à l'aînée.

Au bout de deux jours, elle avait déjà risqué une timide observation au sujet des toilettes de la Parisienne.

— Nous sommes si simples, ici ; n'aurais-tu pas quelque robe un peu plus modeste ? Tu me ferais plaisir de la mettre !

— Mais je n'en ai pas de plus ordinaires, répondit Nadine. Dieu sait que celles que vous me voyez sont assez insignifiantes, des costumes tailleurs,

des blouses ou des robes de coton... Que voulez-vous de plus simple?...

M^{me} Serfaille aurait pu répondre que les costumes tailleurs, en laine ou en piqué blanc, étaient de la dernière élégance, que les blouses de soie avaient des cols de guipure ancienne de toute beauté et que les robes de coton foisonnaient de dentelles et de rubans ; mais elle n'insista pas.

Un jour que Nadine avait laissé trainer un des nombreux livres apportés par elle, M^{me} Serfaille, dans un instant de désœuvrement, l'ouvrit et en parcourut quelques pages qui suffirent pour l'édifier sur la moralité de l'ouvrage.

— Nadine, fit-elle, scandalisée, qui t'a permis de lire un livre pareil?

— Ma mère, répondit la jeune fille d'un ton braché.

— Elle ne le connaissait pas...

— Je vous demande pardon, elle l'avait lu avant moi.

— Ceci me surprend fort ; aussi, Nadine, tu me feras le plaisir de n'en pas continuer la lecture.

— Pourquoi ? Il m'amuse et ma mère me l'a permis ; du moment où j'ai son autorisation, il me semble que je suis en règle, je compte bien le finir.

M^{me} Serfaille eut la bouche ouverte pour riposter :

— Et mon autorisation à moi ?

Mais elle ne le fit pas, de peur que sa fille ne lui répondit que cela ne la regardait pas. De fait, Nadine ajouta intentionnellement :

— Toutes les mères n'élèvent pas leurs enfants de même ; à Paris, on est très large pour les jeunes filles.

— Je le vois, fit M^{me} Serfaille, blessée ; en tous cas, je te prie de ne pas prêter ce livre à ta sœur.

— Oh ! cela, je vous le promets bien volontiers, répondit Nadine ; pour Suzanne, il pourrait être dangereux ; elle n'est pas à la hauteur.

Au bout d'une semaine, M^{me} Serfaille se rendit compte que, voulant reprendre sa fille, elle faisait fausse route, absolument.

Puisqu'elle ne pouvait réveiller en elle aucune des affections du passé, aucun attrait pour la vie de famille, aucun intérêt pour l'existence qui avait été huit ans son partage, elle comprit qu'il fallait que Nadine, coûte que coûte, goûtât, sous le toit paternel, quelques-unes des distractions auxquelles elle était accoutumée. Si elle continuait à s'enluyer à Curgeon, comme elle le faisait depuis huit jours, ce serait plus que jamais pour elle une corvée d'y revenir, tandis que, si l'on pouvait l'y amuser, faire qu'elle s'y plût, cela l'y ramènerait peut-être et, peu à peu, pourrait rattacher au foyer déserté, même par le souvenir, sa pensée, puis son cœur...

Aussi, quelque répugnance qu'elle y eût et quelque difficulté qu'elle opposât à des sorties fréquentes sa vie laborieuse, M^{me} Serfaille commença

immédiatement à suivre la ligne de conduite qu'elle avait adoptée.

Un matin, Nadine vit, dans la cour, le grand breack, qui ne sortait que dans les occasions importantes, et qu'un domestique de ferme époussetait.

— Qu'y a-t-il, fit-elle, moqueuse, et quel voyage préméditez-vous, ma mère ?

— Pas un voyage, répondit celle-ci, mais des visites ; je tiens à te présenter à notre voisinage de campagne.

— Votre voisinage !... Qui donc cela ? reprit Nadine, toujours railleuse. M. le curé, le maire, le notaire, le médecin, la receveuse des postes ?

— Oui, dit sa mère très calme, et même un peu mieux ; aussi, aujourd'hui, je te saurai gré de t'habiller ; nous partirons à deux heures.

M^{me} Serfaille avait dit vrai, elle avait mieux, comme voisinage, que les seules relations qu'offrent généralement les grands villages. Les environs de Curgeon étaient très bien habités par de nobles et aimables familles de province qui, bien que supérieures aux Serfaille par la naissance et la fortune, ne dédaignaient pas de les fréquenter, car ils étaient, dans leur simplicité franchement avouée, sans mesquins subterfuges qui n'eussent réussi qu'à l'avilir, parfaitement « comme il faut », partout estimés, aimés, admirés même, souvent, pour leur courage, leur dignité et l'union de leur charmante famille.

M^{me} Serfaille emmena donc Suzanne et Nadine, qui marchait de stupéfaction en stupéfaction, dans quatre châteaux des environs, où elle fut reçue avec la plus aimable cordialité, mais aussi avec un gracieux reproche.

— Quelle bonne surprise ! lui disait-on. On vous voit si peu, trop peu, vous savez?...

Et M^{me} Serfaille répondait en souriant :

— Mes enfants grandissent, je désire les faire profiter des excellentes relations dont, jusqu'à présent, je n'ai jamais pu jouir autant que je l'aurais voulu.

Et, devinant dans cette réponse une promesse de rapports plus fréquents, on engagea M^{me} Serfaille à revenir, à amener Suzanne et Nadine pour passer des après-dîners avec les jeunes filles.

En rentrant à Curgeon, on s'arrêta à un château dont le parc touchait la ferme des Serfaille.

— Ici demeure M^{me} de Ferques, dont tu dois te souvenir ? dit M^{me} Serfaille à Nadine.

— Guère, répondit-elle. Alexis parlait l'autre jour d'un M. de Ferques ?

— Stanislas de Ferques, l'unique fils de la douairière, qui est veuve depuis dix ans ; c'est un charmant garçon, que ton frère aime beaucoup.

En entrant au château, la première personne que ces dames aperçurent fut justement ce jeune homme. Grand, fort, le teint très clair, les cheveux très blonds, le visage presque imberbe, respirant la droiture et la loyauté ; c'était un joli garçon, très

timide, ce qui formait une antithèse frappante avec sa solide carrure de gaillard, bâti de façon à n'avoir peur de rien ni de personne.

Devant les visiteuses, il se troubla un peu ; le premier regard qu'il avait jeté sur Nadine, dans tout l'éclat de sa triomphante beauté, lui avait causé un véritable éblouissement ; il rougit subitement très fort, et ce fut avec une sorte de gaucherie que, les ayant rencontrées dans le vestibule, il introduisit M^{me} et M^{les} Serfaille dans le salon où sa mère se trouvait.

Celle-ci se leva de suite.

— Ma chère voisine, dit-elle, quel plaisir vous me faites en m'amenant votre seconde fille ; à vrai dire, depuis dix ans, je ne la connais plus...

M^{me} de Ferques était déjà une vieille femme, mais encore charmante sous la poudre de ses cheveux. Bien que son fils fût presque contemporain d'Alexis Serfaille, elle était beaucoup plus âgée que la mère de celui-ci, s'étant mariée tard et ayant attendu plusieurs années ce fils, la joie et l'idole de sa vie.

Elle semblait avoir pour M^{me} Serfaille une estime toute particulière, car, dans la conversation, elle dit à Nadine :

— Que je vous plains, mademoiselle, d'être forcée, par des arrangements de famille, de rester si souvent éloignée d'une mère comme la vôtre!...

Et Nadine, qui ne se trouvait pas du tout à plaindre, répondit pourtant très gracieusement :

— Assurément, madame ; mais ma mère a trouvé le moyen de m'en consoler en me confiant à une autre elle-même, la plus dévouée et la meilleure des femmes.

Ces visites furent promptement rendues et suivies d'invitations que M^{me} Serfaille accepta toutes, au moins pour Suzanne et Nadine, que tantôt elle conduisait elle-même, tantôt confiait à Alexis. C'étaient surtout des réunions de jeunes filles, des matinées, des promenades en voitures. Et, voulant rendre les politesses que ses filles recevaient, M^{me} Serfaille organisa elle-même, dans un des grands bois voisins, par une après-midi de dimanche, qui rendait libre son mari, un goûter, qui fut, comme tout ce dont elle s'occupait, fort bien ordonné et où toute la jeunesse s'amusa beaucoup. Grâce à cela, Nadine sortait presque tous les jours et ne s'ennuyait plus. Certes, cette société de province, quelque choisie qu'elle fût, était bien différente du monde parisien que la jeune fille était habituée à fréquenter ; elle n'approchait pas de son élégance ni de son luxe, mais c'était toujours du mouvement, des relations ; et comme Nadine, par sa beauté, ses toilettes, sa distinction de Parisienne, était sans conteste la reine de toutes ces réunions, elles trouvaient grâce à ses yeux, malgré leur relative simplicité.

Cette simplicité rassurait M^{me} Serfaille au point de vue de Suzanne, qu'elle eût craint de rendre semblable à sa sœur par une vie trop brillante et

trop dissipée. Mais dans les familles qu'elle voyait, les jeunes filles, élevées tout aussi sérieusement qu'elle-même, malgré la différence des positions, ne pouvaient que lui donner le bon exemple de leur tenue et de leurs manières parfaites, sans l'entraîner dans des habitudes de légèreté ou de dé pense.

Suzanne savait, du reste, notoirement, que ce qui était permis à ses amies, sur ce dernier chapitre, ne le lui serait jamais, ce qui la sauvegardait aussi, car elle était sérieuse et réfléchie. Quant au mouvement qu'amenaient toutes ces réunions, il ne devait être que passager.

— C'est bon pour un mois, avait dit M^{me} Serfaille à sa fille aînée, parce que ce sont les vacances et que Nadine est là ; ensuite, nous reviendrons à notre vie habituelle.

Et Suzanne, toujours raisonnable, avait parfaitement accepté cet arrangement ; car, si sa jeunesse se plaisait à ces distractions, elle avait trop le goût du travail et des choses utiles pour souhaiter mener plus longtemps cette existence agitée.

Du reste, le désir de M^{me} Serfaille semblait le mot d'ordre de tout son voisinage, fort calme d'ordinaire. On précipitait les occasions de se rencontrer pour que Nadine fût encore là ; elle était devenue, insensiblement, sans qu'on s'en rendit compte, le prétexte et le but de toutes les réunions. Elle partie, tout devait rentrer dans l'ordre et la retraite accoutumés.

Il faut convenir qu'elle était l'ornement, la gaieté, le charme de ces parties de plaisir. Lorsqu'elle le voulait bien, personne n'était séduisant, joyeux, aimable comme elle. A Paris, dans son cercle, elle ne se fût sans doute pas même retournée pour des gens aussi simples et peu « dans le train » que ceux qu'elle fréquentait à Curgeon ; mais là, sans autre ressource, elle leur savait gré de lui en être une et se mettait en frais pour eux.

Aussi elle était charmante, tout le monde en raffolait, surtout les jeunes gens. Elle avait, avec eux, une coquetterie riieuse et une liberté auxquelles ne les avait pas habitués la réserve des jeunes filles de province, et dont la saveur inconnue leur tournait un peu la tête.

Peut-être n'eussent-ils pas aimé voir ce genre à leurs sœurs, à leurs femmes, mais comme ils ne songeaient pas à épouser Nadine, ils trouvaient charmant de flirter avec une aussi jolie femme, sans conséquence pour l'avenir.

Un d'eux, pourtant, n'avait pas ces sentiments : c'était Stanislas de Ferques. Lui, aimait Nadine véritablement, passionnément, aveuglément avec cette sincérité, cette confiance, cette puissance du premier amour.

Il la rencontrait dans toutes les réunions et, multipliant à plaisir les occasions de la voir, il ne laissait guère de jours s'écouler sans passer quelques instants auprès d'elle.

Dès leur première entrevue, il s'en était épris

involontairement, follement, et son sentiment s'affermissait quotidiennement. Il lui faisait une cour discrète, à laquelle Nadine n'était pas accoutumée; et même, pouvait-on bien dire qu'il lui faisait la cour?

Non, c'était quelque chose de plus doux, de plus sérieux, de plus tendre...

Sans cesse il se rapprochait d'elle, lui parlait, rien que pour entendre le son de sa voix, s'enivrer de son sourire, être réjoui par sa gaieté, captivé par ses jolis yeux bleus. Mais comme il était jeune, ingénu, timide, et plus encore devant Nadine que devant tout autre, il ne lui disait rien qui pût dévoiler ses sentiments intimes.

Nadine les avait bien devinés, la coquette! Ils ne lui déplaisaient pas, parce que c'était un hommage, et que tous les hommages la flattaient, mais elle n'y attachait pas d'autre importance.

M^{me} Serfaille les avait aussi pénétrés et, déjà, bâtitait secrètement, dans sa pensée, un beau château en Espagne qui eût ramené Nadine à deux pas d'elle et pour toujours.

Cette passion n'était, du reste, un secret pour personne dans leur petit centre; mais, prudemment, personne n'en parlait, car on ne savait quelle issue pourrait avoir l'ébauche de ce jeune roman.

Cinq semaines se passèrent. Nadine, distraite et amusée, attendait moins impatiemment les fréquentes missives de M^{me} d'Histal.

Un beau matin, cependant, elle reçut une lettre par laquelle sa marraine, lui annonçant son retour, lui disait de se faire conduire, par son frère ou sa femme de chambre, à Blandeueq, où elle l'attendait.

A cette nouvelle, l'habitude que Nadine semblait avoir prise de sa vie à Curgeon, l'attrait qu'elle paraissait y trouver, fondirent comme neige au soleil. Elle n'eut plus qu'une hâte : partir.

Ce fut pour M^{me} Serfaille une grande déception; elle s'était flattée de l'espoir d'avoir un peu réacclimaté sa chère fille au foyer paternel. Hélas! il n'en était rien; et tant d'efforts, tant de peines étaient perdus!...

Maintenant qu'elle savait n'avoir plus que la main à étendre pour retrouver ses plaisirs accoutumés, elle n'eut plus cure de ceux qu'elle avait rencontrés dans les environs de Curgeon, et ce fut presque avec peine que sa mère la décida à faire au moins des visites d'adieu.

Elle s'y résolut uniquement parce que son père s'étant opposé à ce qu'elle voyageât seule avec sa jeune femme de chambre, elle dut attendre quatre ou cinq jours qu'Alexis fût libre de l'accompagner et, dès le lendemain, commença sa tournée de voisinage.

Partout, on accueillit avec regret la nouvelle de son départ; mais, au château de Curgeon, cette nouvelle causa le désarroi d'une catastrophe. Stanislas pâlit, rougit, trembla, se décontenança, prêt

à pleurer; et sa mère, qui observait l'émotion clairement peinte sur son naïf visage, ne fut pas moins émue et triste que lui-même.

Elle le cacha pourtant autant qu'elle le put, s'informa seulement très exactement de la date du départ de Nadine, et témoigna de son projet d'aller lui serrer la main encore une fois.

Le lendemain, vers deux heures, elle arrivait à la ferme.

VIII

— Ma chère enfant, dit M^{me} de Ferques à Nadine, qui était venue gracieusement au-devant d'elle, je voudrais entretenir madame votre mère en particulier; où la trouverai-je?

— Entrez ici, madame, fit la jeune fille, qui reprima mal un sourire en introduisant la visiteuse au salon, je vais la prévenir de suite.

M^{me} Serfaille revint seule, au bout de quelques minutes. Les premiers compliments échangés, M^{me} de Ferques, qui semblait fort émue, fit connaître de suite le but de sa visite.

Son fils aimait Nadine, et elle venait demander pour lui, à M^{me} Serfaille, la main de sa fille...

Formulant sa requête, l'excellente femme avait aux lèvres un rire de joie, au front, l'épanouissement d'une certitude, et, malgré l'émotion inséparable d'une pareille démarche, dont le résultat devait mettre quelqu'un, désormais, entre elle et son enfant, elle jouissait intérieurement, et par avance, du bonheur de son fils lorsqu'elle lui dirait en rentrant :

— Tes vœux sont comblés, Nadine est à toi.

A sa satisfaction et à sa confiance intimes répondaient celles de M^{me} Serfaille. Un chant d'actions de grâces s'élevait confusément en elle. Ce mariage lui rendait sa fille, et quel mariage! Nadine trouvait la naissance, la fortune, la jeunesse, la beauté physique et, par dessus tout, l'excellence des sentiments du cœur, les plus sûres qualités de l'esprit, avec le précieux appoint d'une éducation chrétienne et des plus solides principes. Tous les éléments du bonheur! Et Nadine reviendrait vivre non loin de sa famille, dans une atmosphère d'affection et de paix qui aurait vite raison des superficiels résultats de sa vie mondaine.

Souriant à ce mirage, M^{me} Serfaille répondit à la douairière de Ferques, avec des larmes de joie attendrie plein les yeux :

— Votre proposition me touche infiniment, madame, je dirai davantage, elle dépasse mes rêves les plus audacieux; voir ma fille devenir la vôtre, et votre fils, si bon, si charmant, s'unir à elle sans avoir égard à la différence des positions, des fortunes...

A ce mot, une pensée rapide et douloureuse comme un coup de sabre traversa le cœur en fête

de M^{me} Serfaille. La différence des fortunes, qu'allait-elle dire là?... Nadine ne devait-elle pas, suivant les promesses de sa marraine, être un jour riche, immensément riche...

Et, à ce souvenir, un autre, cruel, s'était ajouté : n'avait-elle pas vendu, au prix de cette fortune éventuelle, le droit maternel de fixer l'avenir de son enfant, et lui était-il permis de disposer d'elle? N'était-ce pas maintenant le privilège d'une autre? Sa joie de la minute précédente s'évanouit comme une vapeur, sous le souffle glacial de cette réalité; et elle resta muette au milieu de la phrase inachevée.

Se méprenant à ce silence, M^{me} de Ferques, encourageante, continua :

— La différence des conditions, chère madame, n'existe pas entre gens de sentiments pareils, et nous partageons les mêmes; quant à celles des fortunes, Stanislas a vingt mille francs de rente de son père, et il en aura un peu plus de moi. Je sais que mademoiselle votre fille a le droit de fonder bien des espérances sur la générosité de sa marraine; ceci, pour nous, soyez-en sûre, n'entre pas en ligne de compte, Stanislas ne recherche pas l'héritière de M^{me} d'Histal, mais une jeune fille à laquelle il s'est profondément attaché: il n'entend donc pas que la question d'argent soit soulevée; il demande la main de M^{lle} Nadine, *sans dot*, et se jugera bien heureux si vous la lui accordez.

La pensée, qui avait subitement assombri l'esprit de M^{me} Serfaille, y avait fait son chemin pendant que M^{me} de Ferques parlait, et ce fut avec, dans la voix, un brisement causé par des larmes, aussi amères que les précédentes étaient douces, qu'elle répondit :

— Hélas! madame, ce n'est pas à moi de vous accorder la main de ma fille... elle n'est plus sous ma dépendance. Il y a dix ans, cédant au désir de lui assurer un avenir brillant, j'ai consenti à l'adoption de Nadine par sa marraine. Légalement, cette adoption n'est pas accomplie encore, mais, de fait, elle est définitive, ma fille ne m'appartient plus, et ce n'est point à moi, hélas! qu'il faut la demander!...

Et, à l'énoncé de ce fait brutal qui la navrait, M^{me} Serfaille fondit en larmes.

— Eh bien, chère madame, reprit M^{me} de Ferques qui ne voyait pas en tout ceci d'obstacles sérieux, s'il faut, pour les convenances, que nous nous adressions à M^{me} d'Histal, nous le ferons, et j'espère que vous voudrez bien nous servir d'intermédiaire auprès d'elle. Présenté par la véritable mère de Nadine, mon fils aura, près de sa mère adoptive, la plus puissante des recommandations.

— Hélas! fit encore M^{me} Serfaille, sincère, je n'ose le croire ainsi... Oh! de grand cœur, de tout cœur, je parlerai de M. de Ferques à M^{me} d'Histal, car ce mariage, je vous l'ai déjà dit, comblerait tous mes désirs: mais la marraine de Nadine, qui accapare si jalousement son affection, consentira-

t-elle à une union qui l'en séparerait et remettrait ma fille presque dans mes bras? Je ne l'espère pas...

— M^{lle} Nadine aura voix au chapitre, fit M^{me} de Ferques gaiement, car elle se refusait à admettre la possibilité d'un refus, et même voix prépondérante. Ne pourriez-vous, avant son tout prochain départ, la mettre au courant des vœux de mon fils et des miens?

— Oui, assurément, fit M^{me} Serfaille, mais...

Et, sans achever, elle hocha la tête tristement.

— Je compte sur vous, fit M^{me} de Ferques, toujours souriante. Ne faites pas languir trop longtemps mon pauvre amoureux, ajouta-t-elle avec grâce, et, lorsque mademoiselle votre fille sera partie, faites-moi connaître au moins sa primordiale impression sur ces chers projets; cela nous aidera à attendre patiemment la réponse définitive.

M^{me} Serfaille l'ayant promis, M^{me} de Ferques demanda à revoir Nadine, à laquelle, sans allusions d'aucune sorte, elle fit les adieux les plus affectueux. Puis elle prit congé.

La jeune fille avait été aimable et charmante comme elle le savait être, et l'on n'eût pu deviner, sous sa tenue correcte, gracieuse et très calme, que le secret de la démarche de M^{me} de Ferques n'en était plus un pour sa pénétration.

A l'encontre d'elle, sa mère était violemment émue, et ne pouvait le cacher; pour éviter un tête-à-tête immédiat avec Nadine, dans ce moment où son sang-froid l'avait abandonnée, tête-à-tête que la moindre question de celle-ci lui eût rendu embarrassant, elle partit, aussitôt après M^{me} de Ferques, rejoindre son mari dans les champs. Aussi bien, elle voulait causer avec lui de la communication qui lui avait été faite, avant de la transmettre à Nadine.

Il lui fallut une grande demi-heure de marche pour trouver M. Serfaille, qui surveillait ses moissonneurs.

On était alors à la mi-septembre, l'air s'était rafraîchi; particulièrement vif ce jour-là, il frappait M^{me} Serfaille au visage et apaisait la cuisante brûlure de son front lourd de soucis. Cette sensation lui fit du bien, et elle était un peu rassérénée lorsqu'elle arriva près de son mari.

Il acheva de la remettre par sa satisfaction et sa confiance. Il lui montra, avec une parfaite bonne foi, qu'ils touchaient au but qu'ils s'étaient proposé bien plus tôt qu'il ne leur était permis de l'espérer, que ce mariage assurait l'avenir, l'indépendance, la richesse et le bonheur de leur fille, tout en la leur rendant.

Quant à douter de l'acceptation de Nadine, il n'y songea même pas. Elle pouvait, un jour, être plusieurs fois millionnaire, elle ne trouverait jamais un meilleur mari que ce jeune homme simple, doux, intelligent, sérieux, avec ses quarante-cinq mille francs de rente, et qui, par dessus tout, l'aimait à la folie.

Il la savait fine, et pensait qu'elle apprécierait trop bien les avantages de cette union pour ne pas la conclure. Quant à M^{me} d'Histal, pourquoi y serait-elle opposée? Femme d'esprit aussi et d'expérience, elle n'aurait certainement pas, pour sa pupille, d'exigences plus grandes. Probablement, elle n'aimerait pas à s'en séparer, mais on pouvait s'arranger; le jeune ménage passerait quelques mois à Paris, et une partie de l'été à Curgeon; tout le monde, ainsi, aurait sa part, et serait content.

Réconfortée par la sécurité de M. Serfaille, et son légitime contentement, sa femme revint chez elle plus calme et plus disposée à entretenir sa fille du projet d'avenir qui se formait pour elle. M. Serfaille avait jugé qu'il fallait, sans retard, l'en prévenir, et, aussitôt rentrée, M^{me} Serfaille s'en fut trouver Nadine, qui surveillait ses emballages dans sa chambre.

— Je voudrais te parler seule à seule, lui dit-elle.

— Tiens, fit Nadine, moqueuse, congédiant sa femme de chambre d'un geste, comme M^{me} de Ferques ?...

— Oui, répondit sa mère, réprimant mal un petit tremblement intérieur, et à cause d'elle.

Et comme Nadine se taisait, peu encourageante, avec, sur ses lèvres roses, un sourire d'ironie :

— J'ai à te faire part du motif de sa visite.

— Oh ! je m'en doute !

— M^{me} de Ferques est venue demander ta main pour son fils.

— Je l'avais deviné ! répondit Nadine avec un long éclat de rire qui renversa sa jolie tête dans un mouvement plein de grâce et de gaieté.

— Eh bien, ajouta-t-elle au bout d'un moment, en dominant son hilarité, il n'est pas si sot que je croyais, Stanislas de Ferques !

— Comment ! fit sa mère, interdite par cette gaieté intempestive ; que veux-tu dire ?

— Que ce n'est déjà pas si bête, ni si maladroit, de rechercher en mariage Nadine d'Histal, qui aura un jour trois ou quatre cent mille livres de rente.

— Ceci n'entre pour rien dans sa décision, reprit vivement M^{me} Serfaille ; sa mère, en qui j'ai toute confiance, me l'a dit formellement : M. Stanislas t'aime et veut t'épouser sans dot.

— Très fort ! dit Nadine riant toujours, très fort cela ! Décidément, il remonte dans mon estime, ce petit de Ferques, je ne le pensais pas si habile. Oui, épouser aujourd'hui Nadine sans dot, pour ne pas avoir l'air de courir après son argent, mais profiter un jour, quand même, de son immense fortune ; c'est fort bien calculé !

— Cette fortune dont tu parles, Nadine, fit M^{me} Serfaille sévèrement, tu ne l'as pas encore ; il n'y a pas eu d'engagements formels entre nous et les d'Histal ; tant que les formalités de ton adoption ne seront pas accomplies, tu n'es rien pour ta marraine devant la loi. Qu'il lui plaise de te ren-

voyer à moi, demain, elle le peut... comme moi, je pourrais te reprendre.

— Ce que vous ne ferez ni l'une ni l'autre, répondit Nadine ; en pareil cas, des paroles valent des écrits, et je suis aussi sûre d'avoir la fortune de ma chère mère que du jour qui luit.

— La fortune de ta marraine, peut-être, mais elle n'est pas si considérable ; c'est M. d'Histal qui a le plus gros lot.

— Je le sais bien ; seulement, lorsqu'il m'aura adoptée légalement, comme vous dites, devant tous les codes du monde, je serai sa fille et en aurai les droits.

— M. d'Histal, que je sache, n'a jamais eu l'intention de t'adopter personnellement.

— Mais si ! Lui et ma chère mère, c'est tout un. Pour qui garderait-il ses millions, s'il ne me les donnait pas ? Soyez tranquille, ma mère, je serai un jour immensément riche, et les de Ferques ne l'ignorent pas.

— Eh bien, admettons, ce que je souhaite de tout cœur, fit M^{me} Serfaille, changeant de tactique, que ta marraine te dote généreusement et que tu aies un jour une grande fortune, cela n'est pas une raison pour plaisanter de la recherche de M. de Ferques, qui t'offre sa jeunesse, son beau nom, son passé irréprochable, ses sentiments parfaits et quarante-cinq mille livres de rente. Elle est assez avantageuse pour te flatter et être prise en considération.

Nadine, pendant cette conversation, s'était levée et, tournée vers sa mère, elle appuyait un coude à la balustrade de la croisée ouverte ; à ces derniers mots, elle recula de quelques pas avec une surprise exagérée et très ironique.

— Grand Dieu ! ma mère, fit-elle, vous ne vous êtes pas imaginée que j'allais épouser Stanislas ?

— Pourquoi pas ! dit sa mère, un peu dure.

— Pourquoi ! répliqua la jeune fille. Mais vous n'avez donc jamais regardé la coupe de ses jaquettes, ses pantalons étriqués et ses cravates multicolores, pour lesquelles l'arc-en-ciel sera bientôt à court de nuances vives ! Et ses longs bras, dont il ne sait que faire lorsqu'il entre dans un salon ! et ses longues jambes ! et sa gaucherie, son silence, sa timidité !... Non, ma mère, il n'est pas possible que vous ayez jamais admis la pensée que j'épouse ce rural.

— Encore une fois, pourquoi pas ? répliqua M^{me} Serfaille, révoltée par cette légèreté. Tu as les yeux bien fermés sur toi-même, Nadine, et sur ta situation très fautive de fille adoptive, élevée par charité dans une maison riche, si tes ambitions dépassent un parti aussi convenable que celui-là.

— Ma mère, fit Nadine, blessée à son tour dans son immense orgueil ; je ne suis pas si aveugle et ma position n'est pas si fautive que vous semblez le croire. En tous cas, l'obstacle à mon mariage avec M. de Ferques n'est ni sa position, ni sa fortune, je me contenterais, à la rigueur, d'une particule,

sans titre, et de quarante-cinq mille francs de rente, mais je ne me contenterais jamais d'un homme sans usages, sans élégance et sans éducation mondaine, comme M. de Ferques. Ce ne serait vraiment pas la peine, ajouta dédaigneusement l'orgueilleuse fille, d'habiter Paris, pour venir, à Curgeon, épouser un paysan.

— J'espère, ajouta seulement et très froidement M^{me} Serfaille, que la réflexion et ta marraine modifieront une résolution qui nous peinerait profondément, ton père et moi.

— Vous n'avez rien à attendre de la réflexion, répliqua encore Nadine; il y a longtemps que j'avais prévu la demande du petit de Ferques, et ma réponse n'est pas l'expression d'une surprise. Je ne reviendrai donc pas dessus. Quant à ma chère mère, je la mettrai au courant de tout ceci, mais pour l'amuser, la faire rire, car elle ne prendra pas plus que moi au sérieux la recherche de ce jeune campagnard.

— Si, pourtant, je lui écrivais que ton père et moi tenons à ce mariage?

— Elle vous répondrait justement, fit Nadine irritée, que, désormais, mon avenir dépend d'elle et non plus de vous.

Vaincue, M^{me} Serfaille baissa la tête sous ce dernier trait...

— Vous m'obligerez, ajouta encore Nadine, de ne pas laisser à M^{me} de Ferques d'illusion sur le succès de sa démarche. Je ne veux pas de son fils, mais je ne veux pas non plus me brouiller avec elle, qui a toujours été très gracieuse pour moi.

— Elle sera prévenue, fit M^{me} Serfaille; dis-moi seulement le motif plausible et poli que je devrai donner de ton refus?

— Le vrai : je n'épouserai qu'un Parisien.

Deux jours plus tard, Nadine partait joyeuse, laissant sa mère plus triste que jamais, car elle désespérait tout à fait, maintenant, de la reconquérir et de la changer.

En revenant de la gare, où elle l'avait accompagnée, M^{me} Serfaille s'arrêta au château.

M^{me} de Ferques l'attendait avec un battement de cœur et pourtant une joyeuse confiance, que le premier regard jeté sur la mère attristée fit évanouir.

— Eh bien, chère madame? dit-elle en tremblant...

— Hélas! répondit M^{me} Serfaille.

Et des larmes, plus éloquentes que des mots, lui coupèrent la parole.

M^{me} de Ferques en comprit aisément le sens et, songeant au désespoir de son fils, y mêla les siennes...

Ce témoignage de sympathie brisa en M^{me} Serfaille le dernier effort de résistance contre sa peine, et, malgré elle, elle la conta à sa voisine. Comme un flot longtemps contenu, lorsqu'il a brisé sa digue, s'écoule tout entier, ainsi le cœur de M^{me} Serfaille se vida dans celui de sa confidente qui, mère aussi, souffrait comme elle, quoique différemment.

Elle dit tout, le consentement surpris à sa volonté, l'adoption de Nadine, son regret depuis lors, plaie toujours saignante, de la séparation d'avec cette enfant, sa fille comme les autres, pourtant! disait-elle... Et sa tristesse de son éducation, des fruits qu'elle portait et qui lui faisaient refuser, aujourd'hui, un jeune homme comme Stanislas de Ferques, parce qu'il n'était pas « assez Parisien! »

M^{me} de Ferques l'écouta avec la plus encourageante sympathie, la consola de son mieux, puis, pour finir :

— Ah! dit-elle dans un cri du cœur, vous souffrez beaucoup, mais pensez à ce que je vais souffrir, moi aussi, devant le désespoir de mon enfant d'être repoussé par la vôtre!...

IX

C'est janvier, maintenant; Nadine est revenue à Paris, à l'hôtel d'Histal, reprendre sa vie de fêtes et de succès.

Elle va dans le monde, cette année, et, chaque soir, accompagne la marquise au théâtre, au concert, au bal, partout où se réunit cette foule élégante et désœuvrée sur laquelle le monde entier a les yeux, qui fait et défait les réputations de talent, d'esprit, de beauté, de richesse et de vertu; qui juge tout, décide de tout; se croit infaillible parce qu'elle est omnipotente, et qui se définit d'un mot bref et plein d'orgueilleuse fatuité : le « tout Paris ». Les matinées de Nadine étaient consacrées au Bois, où elle se promenait à cheval; à la salle d'armes où, par genre, elle faisait de l'escrime, bien que cela l'ennuyât beaucoup; aux fournisseurs, parfois, au couturier, à la modiste. L'après-midi, c'étaient les visites, les expositions, les cours à la mode, qu'il est de bon ton de suivre, le patinage. On la voyait partout et, toujours impeccablement habillée, avec sa triomphante beauté, elle emportait tous les suffrages et attirait tous les hommages.

Elle ne les devait pas qu'à ses seuls charmes, on savait qu'elle serait l'unique héritière de l'immense fortune des d'Histal, et cela éveillait autour d'elle bien des convoitises, dans tous les mondes.

Car, si la marquise d'Histal était une des gloires du tout Paris mondain, les relations du marquis étaient plus étendues encore. Il fréquentait assidûment le monde financier, auquel le liaient bien des intérêts; le monde politique, où sa dignité de député récemment élu, ses grandes capacités économiques, lui faisaient une place enviable et enviée; et le monde diplomatique, où des attaches personnelles avec les ambassades d'Autriche et d'Italie lui donnaient une véritable importance.

Dans son salon, à certains jours où M^{me} d'Histal consignait à la porte les amis de ses plaisirs, le marquis recevait des personnages de distinction,

des personnalités marquantes; et ces soirées étaient cotées très haut parmi les influences dirigeantes de la politique de ce temps-là.

D'autres fois, c'était à M^{me} d'Histal d'inviter ses relations particulières. Puis, à trois ou quatre reprises, il y avait les grandes réceptions; enfin, tous les jeudis soirs, le marquis et la marquise restaient chez eux et en avaient prévenus tous les habitués de l'hôtel d'Histal, quels qu'ils fussent, ce qui réunissait chaque semaine, autour d'eux, beaucoup de monde.

La première réunion de ce genre avait lieu le 25 janvier 1881. Une foule nombreuse circulait déjà dans les salons, et Nadine, toujours charmante, entourée de ses amies, se tenait près de sa marraine, qui faisait les honneurs de chez elle avec une grâce parfaite, lorsqu'un nom attira son attention: un des intimes de la maison présentait, à M^{me} d'Histal, Stanislas de Ferques. Le reconnaissant, Nadine eut un sursaut d'étonnement et, spontanément, pendant qu'il saluait sa marraine, elle s'approcha:

— Monsieur de Ferques, fit-elle gentiment, quelle bonne surprise de vous voir ici!

Puis, se tournant vers M^{me} d'Histal:

— Chère mère, un des voisins de Curgeon!...

— Charmée, monsieur, dit aimablement la marquise, de faire votre connaissance; je sais bien bon gré à M. X. de vous avoir amené chez moi, et j'espère vous y revoir souvent.

Stanislas, confus, balbutia quelques mots de remerciement et cherchait à s'éloigner, lorsqu'il fut accaparé par Nadine.

— Comment êtes-vous ici, lui dit-elle, est-ce depuis longtemps? Pour longtemps? Et madame votre mère, elle va bien? Avez-vous des nouvelles de ma famille? Et les de C., et les R., et M^{lle} S.?

Le jeune homme, étourdi de tant de questions, y répondait tant bien que mal; mais cela suffisait à Nadine qui, se trouvant en ce moment au milieu d'amies intimes, n'ignorant pas son adoption, n'était pas fâchée de leur montrer que sa véritable famille avait des relations très convenables, aux noms suffisamment sonores.

Elle oublia absolument, toute à cette préoccupation, assez mesquine en soi, que Stanislas l'aimait, avait voulu l'épouser, qu'elle l'avait refusé et que c'était une cruelle et inutile coquetterie de réveiller en lui ces souvenirs et ces sentiments, par une amabilité qui pourrait lui faire croire à un retour possible sur sa décision première.

Elle ne devina pas du tout, elle si perspicace, pourtant, quand les découvertes flattaient son amour-propre, que c'était pour elle que Stanislas était venu à Paris pour plusieurs mois; et, cependant, c'était sa pensée seule qui l'y avait amené.

Lorsque M^{me} de Ferques avait appris à son fils le refus de Nadine, un désespoir violent l'avait envahi; ce désespoir effrayant de la première douleur d'amour, de la première désillusion, qui assombrît

tout l'horizon d'une jeune vie, fait croire qu'il n'y a plus pour soi, de bonheur, plus d'espérances, plus de joies, que tout est fini, que l'existence entière est murée, comme une tombe, aux jouissances et aux satisfactions humaines, et, parce qu'on n'a pas obtenu ou qu'on a perdu la personne uniquement aimée, que le sort n'aura plus pour vous que des rigueurs...

Ces désespoirs sont heureusement éphémères, le temps se charge d'en guérir; mais, à l'heure où ils atteignent le cœur, on ne veut point admettre la possibilité de cette cure, et l'on en souffre d'autant plus. Cela avait été le cas de Stanislas de Ferques, lorsque sa mère avait essayé de le consoler, de lui montrer qu'il existait, de par le monde, bien des jeunes filles non moins charmantes que Nadine, et mieux faites pour assurer son bonheur, il s'était révolté. Pour lui, il n'existait qu'une femme: Nadine; ne pouvant l'épouser, il ne se marierait jamais!

M^{me} de Ferques avait trop l'expérience de l'inconstance humaine, surtout à vingt-cinq ans, pour s'inquiéter outre mesure de ce serment; il l'eût même fait peut-être un peu sourire, si elle n'avait eu conscience de la tristesse et de la détresse d'âme de son pauvre enfant. Bien qu'elles lui parussent puériles, elles lui inspiraient une pitié profonde, et, une fois qu'il se lamentait, comptant, pour l'amener à l'oubli, sur la complicité du temps, elle se laissa aller, dans sa maternelle faiblesse pour ce fils qu'elle adorait, à lui dire:

— Qui sait!... Nadine est si jeune; elle peut revenir sur sa décision!

Cette espérance, quelque vague qu'elle fût, enflamma Stanislas; du moment où il lui restait une chance, une seule, de vaincre le refus de la jeune fille, il reprenait courage.

Ce refus, il avait voulu en savoir la cause.

M^{me} de Ferques ne la lui avait pas cachée: Nadine ne le trouvait pas assez « Parisien ».

Parisien! il était facile de le devenir. Il n'en dit pas à sa mère le véritable motif, mais il lui parla de son désir d'aller passer un bout d'hiver dans la capitale. Quoique peinée par ce projet, dont la réalisation devait ou la laisser bien seule, ou l'arracher à toutes ses chères habitudes de près de trente années, elle n'y mit aucune opposition. Elle avait bien deviné ce qui appelait son fils à Paris, mais, pas plus cette certitude que ses répugnances personnelles ne la firent le retenir. Il ne lui aurait pas déplu qu'il épousât Nadine, même après ce que M^{me} Serfaille lui en avait confié. La jeune fille était à l'âge où toutes les influences, et surtout celles d'un mari aimé, arrivent à s'imposer; ce qui lui eût fait bien augurer de l'avenir de ce jeune ménage. Puis elle avait ce sentiment, très délicat, de laisser choisir à son fils un bonheur à sa mode, à l'encontre de tant de gens qui veulent assurer à ceux qu'ils aiment la vie telle qu'ils la comprennent eux-mêmes, sans se préoccuper autrement des goûts

et des sentiments des principaux intéressés. Elle n'empêcha donc point Stanislas d'aller à Paris, et, malgré son premier mouvement, qui avait été de l'accompagner, elle l'y laissa aller seul. Elle avait conscience qu'elle l'eût gêné plutôt, et puisqu'il faut toujours, hélas ! qu'à un moment ou l'autre, les fils échappent aux mères, même aux plus tendres, elle se résigna à ces quelques mois de séparation.

Stanislas était arrivé à Paris au commencement de janvier, presque en même temps que les d'Histal. Aisément, il avait trouvé un ami qui s'était chargé volontiers de le présenter à la marquise, et, s'autorisant de son intimité dans la maison, n'avait rien trouvé de mieux que de l'amener à une des réunions hebdomadaires de M^{me} d'Histal.

L'accueil que Nadine lui fit tourna absolument la tête de Stanislas de Ferques. Pourquoi cette amabilité, cette gracieuse amitié ?... L'illogisme en échappa à sa nature simple et droite ; il en conclut que quelque espoir lui restait, et qu'à vingt ans, un peu de réflexion peut vite modifier une décision hâtivement prise. A partir de ce bienheureux soir, où la confiance lui fut rendue, il chercha et trouva mille occasions de se rapprocher de Nadine, dont il fut, ouvertement, un des plus assidus adorateurs.

Elle, toujours un peu inconsciente dans une coquetterie que l'habitude avait fini par lui rendre naturelle, n'avait point changé de sentiments à son égard ; seulement, un admirateur de plus attaché à son char n'était pas pour lui déplaire. Elle n'ergotait pas sur la qualité, c'était la quantité qu'il lui fallait ; qu'elle fût courtisée, flattée par une douzaine d'imbéciles, jeunes ou vieux, cela lui était égal, pourvu qu'ils fussent nombreux, empressés, et formassent autour d'elle cette cour qui pose vite une femme en beauté à la mode. Elle ne leur demandait pas de lui plaire, il suffisait qu'elle leur plût et qu'ils le témoignassent bien haut. Avec Stanislas, grâce à leurs relations antérieures, elle eut une nuance de camaraderie qu'elle n'accordait point aux autres. Cela l'amusait de rendre ses danseurs habituels témoins et jaloux de cette menue faveur d'une intimité très banale et toute de surface, mais qui suffisait à charmer M. de Ferques.

Elle eut encore pour résultat d'éveiller, à l'endroit du jeune homme, l'attention, la curiosité des amies de M^{lle} d'Histal. Pour que Nadine s'en occupât ainsi, il en valait donc la peine ? Et toutes furent pour lui aimables et gracieuses. Les mamans s'informèrent : on sut que ce jeune hobereau était fils unique et possesseur d'une jolie fortune, et comme, même à Paris, les épouseurs sont rares, partout on lui fit fête. On multiplia les invitations, les aimables avances, et un mois ne s'était pas écoulé que Stanislas était tout à fait lancé dans le monde, ne dinait pas seul une fois la semaine, et sortait tous les soirs.

Bien vite, il se laissa gagner par le charme de

cette vie oisive et élégante que sa fortune lui rendait facile. Il prit goût au théâtre, aux courses, au bal, au cercle, à toutes les distractions de Paris. Il avait fait venir son cheval, un superbe pur-sang qu'il aimait beaucoup, et, comme il était excellent cavalier, on le remarquait au Bois, où il montait chaque matin. C'était, pour lui, une revanche du fond de gaucherie provinciale qu'il n'avait pas encore entièrement dépouillée dans les salons. Il dansait, mais il n'était pas beau danseur, et quoique intelligent, sa réserve native le faisait trop silencieux.

Il s'en rendit compte : grâce aux leçons secrètement prises d'un professeur expérimenté, le *boston* et le *pas de quatre* n'eurent bientôt plus de mystères pour lui, et, dominant sa timidité et le sérieux de son caractère, il arriva bien vite à dire comme un autre, avec entrain, les banalités à la mode, et à soutenir ces conversations à bâtons rompus, sans sujet véritable, souvent plaisantes, et quelquefois un tantinet risquées, qui sont le *nec plus ultra* du genre.

Avec cela, il avait pris un tailleur parfait, il faisait blanchir son linge à Londres ; et un ami, quelque peu déçavé, auquel il prêtait de l'argent généreusement, lui donnait, en revanche, des conseils fort judicieux sur la vie mondaine.

Bref, Stanislas de Ferques était en passe de devenir un « Parisien ». Il le faisait pour Nadine, mais la vérité force d'ajouter, qu'à mesure qu'il approchait du but, il semblait l'oublier un peu. Certes, il aimait toujours M^{lle} d'Histal, il se fût reproché comme une félonie toute atténuation de son sentiment pour elle, mais, sans cesse, il était distrait de sa pensée par un plaisir ou un autre. Il l'admirait toujours autant, mais il en était arrivé à trouver, même auprès d'elle, d'autres femmes jolies ; il en connaissait maintenant d'aussi spirituelles, d'aussi séduisantes. A ses côtés, il en était toujours passionnément épris, mais, lorsqu'elle n'était pas là, sans le vouloir, assurément, et même sans le savoir, il l'oubliait un peu !...

A Nadine, au contraire, il plaisait davantage, car le changement qui s'était opéré en lui sautait aux yeux, et augmentait sa valeur à ceux de la frivole jeune fille. Il fût peut-être même arrivé à lui plaire tout à fait, et à réaliser ses plus téméraires espérances, si, avant que sa transformation n'eût été complète, la place n'avait été prise dans le cœur de Nadine.

Et encore, était-ce bien dans son cœur qu'il fallait dire ?... et aimait-elle Hugues de Lauzan ?...

C'était un de ses danseurs favoris. Grand, beau garçon, quant à la tournure, avec des traits un peu forts, sans être réguliers, les yeux bleus, les cheveux blonds, et une grande moustache tirant sur le roux, il avait tout ce qu'il fallait pour séduire Nadine. Il dansait, patinait, montait à cheval à merveille. Au tennis, au polo, à la chasse, à tous les sports, il ne connaissait pas de vainqueur. Il

n'avait pas son pareil pour conduire un cotillon et tourner un compliment à une femme. Ce n'était point un aigle, mais il n'était pas bête; les lacunes d'une instruction insuffisante étaient habilement cachées, chez lui, par ce vernis, cette habitude du monde qu'il possédait au suprême degré.

Il n'avait pas beaucoup plus de cœur que d'esprit, mais il avait tant de *chic* qu'il pouvait s'en passer!

En résumé, si, sous le rapport des sentiments, il était banal, il n'était pas mauvais : ni dépravé ni vicieux; un peu jouisseur, seulement, et un peu sceptique, aussi, comme le véritable enfant de ce siècle, où il fait bon de ne plus croire en personne parce qu'on serait trompé, ni en rien d'élevé et de généreux parce que cela entraverait considérablement les habitudes de la vie telle qu'on la mène à présent.

Rencontrant Nadine, il avait été frappé de sa beauté; puis, comme il était de très bon ton de l'admirer, de s'en éprendre même, il l'avait admirée et s'en était épris. Un peu de réflexion l'avait encouragé dans ces sentiments : la fille adoptive de la marquise d'Histal aurait indubitablement une grande fortune, et il ne répugnait pas du tout à un mariage riche. Non qu'il fût lui-même dénué de toutes ressources, mais si une dot de quinze mille francs de rente permet à un célibataire de faire très bonne figure, il faut que celle de la femme la multiplie par dix pour que le ménage puisse tenir le même rang. Hugues était bien jeune pour penser au mariage : vingt-trois ans ! mais ces héritières ne se trouvent pas tous les jours ; de plus, à peine apparaissent-elles sur la scène du monde qu'elles sont convoitées, disputées, enlevées!... Et puis le mariage, tel que Hugues le comprenait, est si peu une chaîne ! La crainte de se voir souffler Nadine le décida à poser, presque de suite, ses jalons : il fut le plus empressé de ses danseurs, le plus fervent de ses admirateurs.

Cela eût pu se prolonger très longtemps ainsi, le temps ne durait pas à Hugues, qui s'abandonnait le plus volontiers du monde au charme de ce flirt en règle, absolument correct, lorsque, sans s'en douter, Stanislas de Ferques vint en précipiter le dénouement. Ce n'était pas que Hugues de Lauzan le craignît beaucoup, il avait trop foi en ses propres mérites pour se faire à lui-même cette injure, et il se rappelait, qu'au commencement, Nadine, même au moment où elle accordait au nouveau venu ses faveurs les plus marquées, détruisait l'effet qu'elles avaient pu produire sur lui, en lui murmurant à demi-voix quelque réflexion mordante sur la tenue ou l'attitude du jeune provincial. Mais, depuis quelque temps, elle ne le favorisait plus de confidences de ce genre, Stanislas gagnait beaucoup, elle semblait le remarquer; il ne fallait pas laisser un rival s'établir dans sa pensée.

L'heure sembla venue à Hugues de Lauzan

d'une démarche formelle et il pria un des amis de sa famille de vouloir bien s'en charger.

Celui-ci s'acquitta en conscience de son mandat, mais, dès les premiers mots, M^{me} d'Histal lui imposa silence.

Marier Nadine ! y songeait-on ? A peine l'avait-elle eue, la chère enfant, à peine en avait-elle joui !

Jusqu'à présent, elle avait dû se résigner à toutes les exigences d'une éducation qui la privait sans cesse de sa fille. Depuis quelques mois seulement, elle lui appartenait, et voilà qu'on songeait déjà à la lui reprendre ! Ah ! ça, non, par exemple !...

Pourtant, on consulta le marquis, on consulta Nadine, et celle-ci laissa voir, pour le vicomte de Lauzan, une inclination si marquée, que sa marraine, toujours faible quand il s'agissait de lui faire plaisir, atténua la rigueur de son refus.

M. de Lauzan, s'il plaisait tant que cela à Nadine, était un parti acceptable, mais elle était si jeune, trop jeune !... Comment faire ?

Le marquis arrangea les choses.

— Dites-lui de repasser, fit-il plaisamment, répondant à une des multiples questions de sa femme, il sera peut-être plus heureux...

Puis il demanda à voir l'intermédiaire que M. de Lauzan s'était choisi et s'expliqua avec lui.

La marquise comptait adopter Nadine, mais n'avait pu le faire, son âge et celui de sa filleule ne remplissant pas encore les exigences de la loi. Dans deux ans, on serait en règle de part et d'autre, et M^{me} d'Histal ferait le nécessaire pour accomplir toutes les formalités requises par le Code.

Il convenait donc, aussi bien pour simplifier les choses, que pour obéir au désir de la marquise de conserver un peu Nadine auprès d'elle, de remettre la conclusion de son mariage à sa majorité.

M^{me} d'Histal n'entendait pas imposer au vicomte de Lauzan, ni prendre elle-même, au nom de Nadine, un engagement à si longue échéance ; non, chacun devait conserver sa liberté absolue ; seulement, M. de Lauzan pouvait avoir la certitude que Nadine ne se marierait pas avant ses vingt-et-un ans ; et si, à cette époque, il n'avait pas changé d'avis, eh bien, il reviendrait et l'on verrait alors quelles seraient les intentions de la jeune fille.

Hugues de Lauzan accepta sans hésitation ces conditions.

— J'attendrai, dit-il.

Deux années de plus de vie de garçon n'étaient pas pour lui déplaire, surtout avec la perspective d'épouser cette jeune, riche et jolie fille. Et il n'était pas fâché, sachant maintenant que, légalement, l'adoption de Nadine n'était pas encore accomplie, de ce délai qui lui permettait d'avoir, sur ce point, sans la chercher ni la demander, une certitude qui vaudrait mieux que toutes les dots et toutes les promesses.

Nadine aussi, se résigna aisément à une attente qui lui laissait toute son indépendance. Si, d'ici deux ans, elle rencontrait un parti qui lui plût

d'avantage, rien ne l'empêcherait de l'accepter. Si, au contraire, M. de Lauzan restait l'élu de son choix, elle l'épouserait ; car elle n'admettait même pas, dans sa naïve fatuité, la possibilité de l'inconstance d'Hugues, qu'elle croyait plus épris d'elle qu'il ne l'était réellement ; et la pensée de se laisser faire, pendant deux années, une cour discrète, souriait à sa coquetterie. Il fallait pourtant qu'elle fût assez réservée pour ne pas dévoiler le secret de leur entente, car, compromise par M. de Lauzan, Nadine eût perdu le bénéfice de cette liberté d'action, qu'ingénieusement lui avait ménagée la marquise. Mais la jeune fille était pru-

dente, avisée, maîtresse d'elle-même ; elle se promit de maintenir le ton de ses rapports avec le vicomte dans les strictes limites d'un flirt sans importance. De fait, elle y réussit si bien que nul ne soupçonna le vague projet d'avenir qui l'unissait au vicomte, pas même Stanislas, qui conservait une espérance dont la réalisation le laissait, de jour en jour, moins impatient.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)

LA CHANSON DU VANNIER

*Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.*

*Brins d'osier, vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant, aux sons d'un vieux couplet :
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.*

*Vous serez le panier plein de roses vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis.
Elles rentrent le soir, rieuses, au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale des corbeilles.*

*Vous serez le grand van où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.*

*Lorsque s'empourpreront les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux,
Brins d'osier, vous serez les cercles des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves et bouillonne.*

*Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide, au milieu des roseaux,
Où la truite, qui monte et file entre deux eaux,
S'enfonce et, tout à coup, se débat, frémissante.*

*Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand,
Le soir, dans les sentiers, où verdit l'oseraie*

*Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.*

ANDRÉ THEURIET.

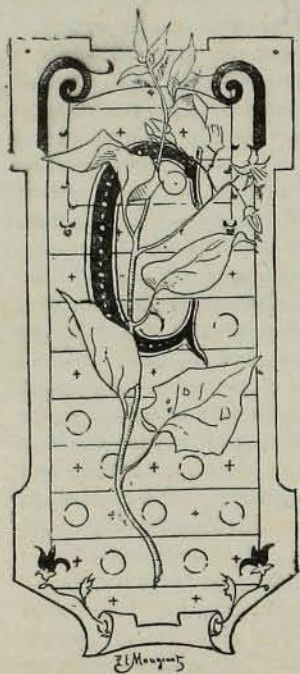
ROBE D'AIEULE

SUITE ET FIN

IV

JOURNAL DE GHISLAINE

12 janvier.



'EST très sot de ma part, mais c'est plus fort que moi!... J'ai fait cette nuit un rêve qui m'a tellement impressionnée, que son souvenir me poursuit comme une véritable obsession depuis que je suis levée!... Pour m'en débarrasser, je veux le confier à mon journal, ce pauvre journal que j'ai tant négligé depuis deux mois.

Grand'mère m'avait raconté hier la triste histoire de mon aïeule, la marquise Hélyette, qui est morte sur l'échafaud, pendant la Révolution!... J'en avais été toute

remuée!... Le soir, lorsque j'ai pris congé de bonne-maman, elle m'a dit :

— Emporte donc dans ta chambre ces deux robes, qui sont restées depuis ce matin sur le canapé. Fantik remettra demain en place celle dont tu ne dois pas te servir!...

J'obéis; je prends les robes et je regagne ma chambre où Elise m'attendait. Je la congédie, n'ayant pas besoin d'elle, et j'étale alors la toilette bleu et or sur une chaise, et la blanche, celle de la marquise Hélyette, sur le fauteuil placé au pied de mon grand lit à colonnes. Puis je fais ma prière sur le prie-Dieu antique, qui me donne l'illusion d'être une châtelaine des anciens jours, et je me couche...

J'allais coiffer ma bougie de son éteignoir, quand

j'ai été frappée de l'aspect que présentait la robe de brocart : les plis se tenaient tout raides et d'une façon si bizarre, qu'on aurait juré qu'une personne était dedans, une personne qui aurait dormi, un peu inclinée sur le côté, la tête appuyée au dossier!

Cela m'a fait quelque chose!... Cette grande chambre est si pleine du souvenir de la marquise Hélyette!... Mais comme je ne suis pas peureuse, je n'ai pas voulu m'attarder à cette idée et j'ai crânement planté l'éteignoir sur la lumière.

Un quart d'heure après, j'étais endormie.

Je ne pourrais pas dire combien de temps j'ai pu dormir ainsi; tout ce que je sais, c'est qu'à un moment il m'a semblé que je me réveillais...

La chambre était éclairée par une lumière diffuse qui semblait venir de partout et de nulle part... J'ai jeté les yeux sur le fauteuil... la robe y était toujours... Mais, à présent, j'étais sûre qu'il y avait *quelqu'un* dedans : une forme enveloppée de brouillard, que je n'ai pas pu distinguer tout d'abord!...

Peu à peu, la figure s'est précisée et j'ai reconnu, sans trop d'étonnement, mon aïeule, la marquise Hélyette, avec sa douce figure d'enfant, blanche et rose, ses yeux étonnés, ses cheveux poudrés et sa belle robe d'argent...

Elle s'est levée et elle s'est approchée de mon lit en glissant, suivant la coutume des ombres.

— Ghislaine, m'a-t-elle dit d'une voix lente et sans timbre, pourquoi t'entêtes-tu dans ton caprice?... Tu aimes Richard...

J'ai essayé de protester.

— C'est inutile! a-t-elle interrompu, je le sais!... Tu aimes Richard et tu as raison de l'aimer!... Il est timide et gauche, j'en conviens, mais n'est-ce pas mon arrière-petit-fils?... Le bonheur de toute ta vie est là, Ghislaine, ne va pas le sacrifier dans un moment de dépit... Souviens-toi de ton trisaïeul, le marquis de Trélanyon... Il m'avait méconnue, lui aussi... Vois ce qu'il a souffert par la suite...

J'ai voulu répondre, et l'effort que j'ai fait pour parler a été si violent que... je me suis réveillée; et, cette fois, pour tout de bon!

Un jour grisâtre filtrait à travers les volets, qu'Elise avait négligé de pousser complètement... La marquise Hélyette avait disparu, mais sa robe était toujours là, avec ses plis étranges.

Je me suis levée et, aussitôt habillée, je suis

partie pour l'église; j'ai prié longtemps, mieux qu'hier, je crois!

A mon retour, Fantik m'a appris que grand'mère avait passé une mauvaise nuit, qu'elle avait beaucoup toussé et que, maintenant, elle reposait un peu... J'ai donné l'ordre qu'on vint m'avertir lorsqu'elle se réveillerait, et je suis rentrée dans ma chambre où je griffonne pour m'occuper.

Oh! ce rêve!... Je ne puis penser qu'à lui!... On prétend que les rêves ne sont que le reflet de nos propres préoccupations... Me serais-je donc parlé à moi-même par la bouche de la marquise Hélyette? Serait-il vrai que j'aime toujours Richard?...

Pour répondre à cette question, je me suis interrompue d'écrire pour feuilleter en arrière mon journal, et voici ce que je lis à la date du 14 mai dernier :

« Aujourd'hui, Richard est arrivé au moment du *five o'clock*; j'offrais des sandwiches au vieux duc d'Ussel, qui me tournait un compliment à la mode de son temps, lorsqu'il s'est approché de moi... On ne l'avait pas annoncé... je ne l'avais pas vu entrer... et, pourtant, j'ai deviné que c'était lui qui était tout près de moi!... A quoi, je n'en sais rien!... »

Et quelques jours plus tard :

« Hier, nous avons assisté au mariage de Berthe, mon amie de cours, avec le baron Fargueil, un membre du Jockey-Club, qui fait beaucoup courir. La Madeleine était pleine comme un œuf, et il y avait des toilettes étourdissantes!... Richard est venu se mettre auprès de nous, où plutôt *auprès de moi*; et, en nous voyant ainsi côte à côte sur les deux prie-Dieu voisins, devant l'autel resplendissant de lumières, une idée folle m'a traversé l'esprit : j'ai oublié complètement le mariage auquel nous assistions... Je me suis crue à Saint-Thomas-d'Aquin, notre paroisse... ma robe n'était plus bleue, elle était toute blanche, et, sur la tête, j'avais un long voile et une couronne de fleurs d'oranger... Bref, c'était moi la mariée... Quant au marié!... Mais pour quoi est-ce que j'écris ça?... Si quelqu'un, après, lisait ces lignes, j'en mourrais de confusion!... »

Et plus loin enfin, en novembre, avec des tas de points d'exclamation :

« Richard a demandé ma main!!!... Mon bonheur est si grand, que je ne peux pas trouver de mots pour l'exprimer!!!... »

Mais, alors, je l'aime?... Non, je l'aimais!... Je l'aimais évidemment quand j'ai gribouillé ces pattes de mouches; on voit qu'elles sont sincères... J'étais heureuse et pas un nuage ne troublait ma joie...

J'étais devenue l'héroïne des jeudis de maman : les félicitations pleuvaient sur ma petite personne. C'est un des plus grands historiens de notre

époque... » disait l'un. « C'est une vaste intelligence... » disait l'autre. Et de vieux messieurs, très décorés, ajoutaient en branlant la tête : « Il a sa place marquée à l'Académie!... » L'Académie, pour le quart d'heure, je ne m'en moquais pas mal... J'y ai tellement bâillé, un jour, que j'ai bien promis qu'on ne m'y reprendrait plus!

Mais maman ne pense pas comme moi!... Quand elle parle de l'Académie, maman, elle en a plein la bouche!... Aussi, il fallait voir comme elle se redressait quand les vieux messieurs lui assuraient que son gendre irait occuper l'un des quarante fauteuils!!!

Tous ces beaux parleurs avaient bien soin d'escamoter leur véritable façon de penser, que j'ai apprise par la suite : « Pour que cette petite se soit décidée à épouser ce rat de bibliothèque, faut-il qu'elle soit intéressée! »

Eh non! je n'étais pas intéressée!... Seulement, je n'avais jamais vu Richard que dans l'intimité. Il y est charmant, si bon, si plein d'esprit, d'une conversation si attachante!...

La seule maladresse de lui dont je me souviens, c'est un jeudi, à la maison : il avait imaginé de m'aider et il a renversé une tasse de chocolat sur la robe de la petite baronne Verteau... Elle était furieuse!... Je la vois encore!

Non, Richard n'a rien des hommes de notre monde; il ne cause pas comme eux, il ne pense pas comme eux; physiquement, même, il ne leur ressemble pas!... Il a de beaux yeux bleus très doux, un large front que découvrent encore ses cheveux bruns rejetés en arrière; enfin, il porte la barbe en pointe et un lorgnon qui lui donnent un air de professeur, de *pion*, comme disait l'inconnue dont j'ai toujours la voix dans l'oreille.

Ce n'est pas que je veuille lui en faire reproche!

Au cours, où je suis allée à ma sortie du Sacré-Cœur, nous avions un très gentil professeur de littérature dont nous raffolions. Je me souviens que c'était à celle qui enrubannerait le mieux ses rédactions!...

Le dimanche, après les vêpres, quand j'allais avec miss Lotty me promener au Bois, en voiture, je l'apercevais quelquefois de loin dans l'allée des piétons. Il donnait le bras à sa femme et leur petite fille courait devant eux. Ils marchaient tout doucement, penchés l'un vers l'autre, et ils avaient l'air très heureux, bien qu'ils ne fussent pas des gens *chics*!...

Mais, dans notre monde, on ne comprend pas ça... Madame va d'un côté, monsieur de l'autre! Celles de mes amies qui sont déjà mariées ont toutes épousé des *clubmen*... Le mari de Berthe parle un langage émaillé de locutions d'écuries, et celui de Simone joue gros jeu, à ce qu'on raconte...

Je ne les crois pas très heureuses l'une et l'autre. En admettant même qu'elles soient satisfaites de leur sort, ce n'est pas comme cela que j'entends le bonheur, moi!...

Et alors?... La marquise Hélyette aurait raison?... Non, mon cas n'est pas le même que le sien!... Elle, était timide, gauche, maladroite, mais elle avait le cœur d'une héroïne : *lui*, est timide, gauche, maladroit, intelligent et bon par surcroît, mais il n'a rien d'un héros, même de roman!

S'il avait seulement arrêté un cheval emporté, ou bien sauvé un enfant qui se noyait!... Mais non, rien; c'est un esprit calme, pondéré!... Chez lui, demain ressemblera toujours à hier!

Tenez, marquise Hélyette, voulez-vous que je vous parle franchement!... Ce n'est pas précisément sa gaucherie que je lui reproche à présent, c'est son manque de... comment dirais-je? son manque de... *panache*!... Oui, c'est cela, vous me comprenez, n'est-ce pas?... Je ne peux pas m'expliquer mieux!... Et puis il est si riche!... S'il l'était moins encore!...

On frappe à ma porte : c'est Fantik!... Grand-mère vient de se réveiller et me réclame... Je m'arrête et je ferme mon journal sans me relire... Cela vaut peut-être mieux!... J'ai écrit tant de folies que je raturerais tout si je me relisais!...

V

M^{me} de Trélanyon se sentait mieux, mais elle toussait encore beaucoup.

— Je vous consigne au lit, bonne-maman! lui dit Ghislaine. Vous ne vous lèverez que lorsque le docteur vous en aura octroyé la permission.

— Alors, puisque c'est ainsi, tu me remplaceras dans mes devoirs de maîtresse de maison : tu vas aller voir Alain; le pauvre homme a passé une nuit épouvantable; tu t'informerás de ce qui pourrait lui faire plaisir, et tu lui annonceras que le docteur ira le visiter en sortant de chez moi.

Ghislaine quitta aussitôt la chambre, suivie de Fantik, et elle monta à l'étage supérieur où se trouvaient les logements des domestiques. La femme de charge lui indiqua la porte d'Alain : M^{me} de Trélanyon se disposait à y frapper, lorsqu'elle entendit à l'intérieur la voix de Piérik, qui disait :

— Alors, il viendra ici pour sûr, puisque c'est le *promis* de mademoiselle... Ce que je serai content de le revoir!

Le *promis* de mademoiselle!... Cette expression populaire fit battre le cœur de Ghislaine... N'impliquait-elle pas l'idée d'un serment qu'on ne pouvait rompre à la légère?

Elle se ressaisit vite pourtant, et, de son index replié, elle heurta à la porte :

— Entrez! cria Alain de son fauteuil. Mademoiselle! ajouta-t-il tout joyeux... Comme ça se trouve!... Nous parlions de mademoiselle, justement!

— De moi?

— Oui, mademoiselle, ou plutôt du futur de mademoiselle, de M. Richard!... Piérik le connaît!

Le jeune valet de chambre avait abandonné le lit, qu'il achevait de faire, pour se rapprocher respectueusement.

— Vous connaissez M. de Pontanguy, Piérik? demanda Ghislaine, qui essayait d'affermir sa voix.

— Je crois bien, mademoiselle! nous avons servi ensemble aux chasseurs d'Afrique, même que c'était mon brigadier...

Une trouée lumineuse éclaira tout d'un coup la mémoire de Ghislaine : elle se souvint que dix ans auparavant, lorsqu'elle n'était encore qu'une toute petite fille dont les cheveux d'or, ébouriffés, s'obstinaient à déborder de la résille épaisse du Sacré-Cœur, elle avait entendu dire à sa mère, un jour de parloir :

— Notre cousin de Pontanguy vient d'être très souffrant d'une pleurésie... Le docteur lui a ordonné l'Algérie, et il paraît que Richard va faire son volontariat là-bas dans un régiment dont le colonel est leur parent.

La petite pensionnaire n'en avait pas su plus long. Aux vacances suivantes, elle avait seulement appris par hasard que M. de Pontanguy était mort en Afrique, et c'était tout!

— Même qu'il n'avait pas froid aux yeux, le brigadier, continuait pendant ce temps Piérik, qui paraissait tout plein de son sujet. Sans lui, je ne serais point ici à cette heure, sauf le respect que je dois à mademoiselle. Il a sauvé ma peau en risquant la sienne, qui valait pourtant bien plus, pour sûr!

— Oh! racontez-moi cela, Piérik, cela me fera tant de plaisir! s'écria Ghislaine, qui était devenue très pâle.

Elle s'assit sur une chaise basse, auprès d'Alain, tandis que Fantik, pour s'occuper tout en écoutant, s'affairait à épousseter la cheminée du coin de son tablier.

— Pour lors, puisque mademoiselle le désire, reprit Piérik, voici la chose! On nous avait envoyé faire des manœuvres très loin, sur les plateaux, et comme ce n'était point à portée d'une grande ville, on avait emmené des moutons pour nous ravitailler... A tour de rôle, la nuit, nous montions la garde devant l'endroit où on les avait parqués dans le camp, rapport aux Bédouins, qui sont des pillards, sauf le respect que je dois à mademoiselle... Voilà que c'était mon tour et celui du brigadier, lorsque j'aperçois une grande ombre qui se glissait dans les hautes herbes, puis une autre, encore une autre, d'autres derrière, dix en tout!... « Qui vive!... » je crie. Personne ne répond!... Alors, j'épaule, mais je n'ai pas le temps de tirer... un grand diable se jette sur moi, et il m'aurait très proprement décousu si le brigadier



n'était accouru... De la voix, il a appelé les camarades et, en attendant leur arrivée, il tombe à bras raccourcis sur les Bédouins!... Et je tape! et je cogne! Ah! il y allait de bon cœur!... D'un solide coup de poing, il m'a débarrassé du gaillard qui commençait à devenir gênant... il a envoyé une balle à un autre, un croc-en-jambe à un troisième... Le reste a pris la fuite!... Ah! c'est un fameux *lapin* le promis de mademoiselle!... On disait après cette affaire : « C'est pas de *veine* qu'il ne veuille pas rester au corps, son service fini... Quel officier ça ferait!... »

Ghislaine avait écouté Piérik les mains jointes, les yeux baissés. Lorsqu'il eut fini, elle se leva toujours très pâle, mais comme transfigurée :

— Je vous remercie beaucoup, Piérik, dit-elle. Vous ne pouvez pas vous imaginer le bonheur que vous m'avez causé en me racontant ce que vous saviez de M. de Pontauguy!

Et la jeune fille, oubliant ce qui l'avait amenée là, quitta précipitamment la pièce : elle dégringola l'escalier, courut dans sa chambre, dont elle referma la porte derrière elle, et vint tomber à genoux devant le grand lit sur lequel Elise avait soigneusement étalé la belle robe aux fleurs d'argent.

— Oh! marquise Hélyette! murmura-t-elle en enfouissant son joli visage dans la soie épaisse d'où se dégageait une odeur vieillotte de vétiver, que je vous remercie... Vous m'aurez empêchée d'être malheureuse toute ma vie!... Depuis que vous m'aviez parlé, cette nuit, je comprenais mieux combien j'avais été sotte, coupable même!... Et voilà que maintenant, pour achever ma confusion, je découvre que Richard possède ce fameux *panache* que je lui refusais... Seulement, il le cache au lieu de l'arborer à son chapeau comme tant d'autres!

Et, sans transition, elle ajouta en levant les yeux vers le grand crucifix d'ivoire aux pieds duquel la marquise Hélyette avait dû verser tant de larmes :

— Mon Dieu, pardonnez-moi ma folie, le chagrin que j'ai causé à mes parents, à Richard... Vous voyez combien je m'en repens!... Je ne recommencerais plus jamais!... je vous le promets, mon Dieu!... Avec votre aide, je veux devenir une bonne petite femme, dévouée à son mari, et qui regardera plus haut que toutes les mesquines vanités de ce monde!... Oh! mon Dieu, faites qu'il ne m'en veuille pas trop et qu'il m'aime toujours!...

Dans le cœur de Ghislaine, il n'y avait plus de recoin obscur. La lumière divine avait pénétré partout et elle avait révélé à la jeune fille que le secret de sa vie se résumait en un seul nom : celui de Richard!...

VI

Pauvre Richard!... Depuis trois jours, il ne vivait plus! Lorsqu'il avait cherché Ghislaine, une

fois son lorgnon retrouvé, elle avait déjà disparu et il n'avait pas tardé à apprendre qu'elle avait quitté le bal : il avait compris tout de suite que la jeune fille devait avoir été vexée de son aventure et, dès le lendemain, il avait couru à l'hôtel de Trélanyon pour présenter ses excuses et implorer son pardon.

Comme on le sait, il n'avait pas été reçu... Ces dames avaient la migraine... M. le marquis était sorti...

Le soir, on avait remis à Richard, de la part de la marquise de Trélanyon, un petit billet très entortillé où il était question d'une absence de quelques jours et où se glissait une vague allusion à certain caprice de petite fille, qui ne durerait pas et auquel il ne fallait pas attacher d'importance...

Ce billet, ainsi qu'on peut le penser, n'avait pas satisfait Richard et, le lendemain, il s'était de nouveau présenté à la porte de l'hôtel de Trélanyon.

Cette fois, il avait trouvé visage de bois! « Tout le monde était parti pour la Provence », croyait le concierge, qui prétendait ne pas en savoir plus long.

M. de Pontauguy était rentré chez lui, la mort dans l'âme; il aimait profondément Ghislaine, mais puisqu'on le tenait ainsi à l'écart, sans vouloir même lui donner d'explications, il était bien résolu pourtant à ne plus tenter aucune démarche.

Par exemple, ce que cette résolution lui coûtait, Dieu seul le savait!

Il n'avait pas voulu écrire à sa mère, en ce moment pour quelques jours chez une amie; il avait donc concentré sa souffrance en lui-même, et il y avait des heures où il lui semblait que cette angoisse, qu'il ne pouvait partager avec personne, finirait par l'étouffer...

Il s'était naturellement interrogé sur les causes de cette quasi-rupture, et il n'en avait pas d'autres que cette chute ridicule.

Il se souvenait si bien du regard foudroyant que lui avait lancé Ghislaine dans la minute qui avait précédé l'accident : elle ne voulait donc pas lui pardonner!... Et ce grand garçon, qui avait déjà une personnalité si haute, était pris de désespoirs enfantins à la pensée qu'il avait si mal profité jadis des leçons de son maître de danse!...

— Si j'avais su valser d'une façon convenable, se disait-il, toute cette sotte histoire ne serait pas arrivée!

Le troisième jour, il était si changé que sa mère eût été effrayée de le voir si elle était rentrée à l'improviste!... Il avait essayé de travailler... il n'avait pas pu!... Il avait voulu sortir et, à peine dehors, il était tombé sur un ami qui lui avait dit : « Il paraît que les Trélanyon sont partis pour Nice!... Je suppose que tu n'es pas ici pour longtemps, heureux fiancé! » Richard avait grimacé un simulacre de sourire et, bien vite, il s'était débarrassé de l'importun pour rentrer chez lui...

Il achevait de déjeuner — et comment ? — lorsque son valet de chambre lui apporta un télégramme. Il le décacheta vivement et lut :

« Je suis un peu souffrante et je désirerais te « voir. Veux-tu venir ? »

« KERLEVEN TRÉLANYON. »

— Si je veux venir ? pensa Richard, je crois bien !... Qui sait si Ghislaine n'a pas chargé sa grand-mère de quelque commission pour moi ?... De toutes façons, cela me secouera un peu !...

Il écrivit un mot à sa mère pour la prévenir de son départ et, le soir même, il quittait Paris par l'express de Bretagne.

Il était environ neuf heures, le lendemain matin, lorsque M. de Pontanguy arriva à la petite gare qui desservait Trélanyon.

Piérrik l'attendait sur le trottoir :

— Monsieur ne me *remet* pas ? lui demanda le brave garçon, tout ému, en le débarrassant de sa valise. J'ai pourtant eu monsieur pour brigadier, en Afrique !

— Attends donc !... Mais oui, je te reconnais, à présent : Le Scoff, un petit breton de Vitré ; je crois même que nous avons passé un mauvais quart d'heure ensemble, la nuit où ces gredins de Bédouins voulaient nous *chiper* nos moutons !

— Ah ! si monsieur ne m'avait pas donné un coup de main, alors, il y aurait beau temps que je serais à regarder pousser les navets par la racine, au lieu d'être au service de M^{me} la marquise de Trélanyon et au vôtre, monsieur, pour l'instant !

Robert monta dans le coupé qui l'attendait, tout réconforté par la rencontre de son ancien compagnon d'armes.

Il avait conservé dans un coin privilégié de sa mémoire une image radieuse de son temps d'Afrique, surtout de cette vie un peu aventureuse qu'il avait menée, pendant quelques semaines, aux confins du désert, et qui contrastait si vivement avec ses habitudes actuelles. S'il n'en parlait jamais, c'était afin de ne pas attrister sa mère, qui n'avait rapporté d'Algérie que le souvenir d'une grande épreuve.

Lorsque la voiture s'arrêta devant le perron, ce fut Fantik qui reçut le voyageur.

— M^{me} la marquise n'est pas encore prête ! lui dit-elle. Elle prie monsieur de vouloir bien attendre dans la bibliothèque le moment de monter chez elle.

Richard, un peu étonné de n'être pas conduit directement dans sa chambre, se laissa faire pourtant, trop respectueux des volontés de sa grand-tante pour les discuter.

Fantik l'introduisit, puis referma la porte derrière lui...

M. de Pontanguy se dirigeait vers la haute cheminée, où flambait un grand feu de bois, lorsqu'il s'arrêta pétrifié.

Une portière s'était soulevée et Ghislaine apparaissait !... Mais pas la Ghislaine irritée dont il avait conservé le souvenir... non, une Ghislaine redevenue *elle*, et qui se tenait devant lui, tête basse, comme une petite fille qui sait avoir mérité d'être grondée.

— Oh ! Richard, fit-elle, en joignant les mains... Pourrez-vous me pardonner d'avoir été si sotte ?... Je ne recommencerai plus, allez... c'est bien fini !... Mais ne me regardez pas de cet air sévère, autrement, jamais je ne serais capable de continuer... Je voudrais pourtant bien tout vous dire... Quand je suis arrivée ici, voyez-vous, j'étais en pleine révolte... la robe de la marquise Hélyette... et puis les Bédouins par là-dessus... enfin, à présent, je me repens... et j'ai bien du chagrin de vous avoir fait de la peine, Richard...

Et, toute sanglotante, elle vint abattre sa jolie tête sur la robuste épaule de son fiancé.

Celui-ci, qui n'avait rien compris à toutes ces petites phrases coupées, si ce n'est que Ghislaine l'aimait toujours, l'entraîna vers un fauteuil, où il la força de s'asseoir ; puis il lui prit des mains son mouchoir de batiste et il se mit en devoir de lui tamponner les yeux... Il eut beaucoup de peine à la consoler ; il y parvint cependant, et lorsqu'il eut réussi à la faire sourire :

— A présent, dit-il, en s'asseyant à son tour dans un fauteuil, vous allez m'expliquer ce que les Bédouins ont de commun avec notre aïeule, la marquise Hélyette. J'avoue que je n'ai pas du tout saisi la relation...

Ghislaine, avec sa franchise habituelle, se confessa à son fiancé ; elle lui dit tout : sa vexation, le soir du bal, sa discussion avec son père, sa crainte d'être accusée de vouloir épouser M. de Pontanguy par motif d'intérêt... et enfin les grandes leçons qui l'attendaient à Trélanyon, l'histoire de la marquise Hélyette, le récit de Piérrik...

Elle finissait, lorsque la porte se rouvrit devant Fantik.

— M^{me} la marquise est prête ! annonça la femme de charge. Elle prie mademoiselle et monsieur de monter.

Les deux jeunes gens se levèrent, et ils allaient quitter la bibliothèque, lorsque Richard retint par la main sa petite fiancée.

— Ghislaine, lui dit-il, je ne vous demanderai pas de m'apprendre à valser, vous y perdriez votre temps et votre peine !... Mais ne pouvez-vous pas au moins m'enseigner à faire bonne figure dans le monde, surtout à ne pas marcher sur les robes...

— Je m'en garderai bien ! s'écria la jeune fille avec un sourire, qui mit une petite flamme drôle dans ses yeux, encore humides de larmes, vous avez la tête trop dure...

— Alors, vous vous résignez à ne pas avoir un mari *chic* ?

— Vous le deviendrez !

— Moi?... Je voudrais bien savoir comment, par exemple !

— Oh ! pas de la manière que vous pensez... Ce ne sera pas en ayant une écurie de courses, ou en portant un monocle dans l'œil...

— Je ne vois pas, alors...

— Moi, je vois très bien !... Une haute destinée vous est réservée, monsieur mon futur mari !... Je ne vous donne pas dix ans pour que toutes les dames s'arrachent vos sourires, se disputent vos visites et que votre petite Ghislaine soit encore plus fière de vous qu'elle ne l'est en ce moment, ce qui n'est pas peu dire !...

— Et peut-on savoir comment s'accompliront ces prodiges ?

— Attendez donc !... Mon Dieu, que vous êtes pressé !... Alors, vous pourrez avoir tout à votre aise l'air distrait, profond, rêveur ou ennuyé... On vous permettra de marcher sur les traînes de velours, et la petite baronne Verteau, elle-même, sourira quand vous lui renverserez une tasse de chocolat sur sa robe !...

— Méchante ! Vous avez sur le cœur cette maladresse de votre pauvre fiancé !...

— Je l'avais, je ne l'ai plus !... Bref, venant de vous, tout sera charmant !...

— Mais me direz-vous, à la fin, ce que je serai à cette époque bienheureuse, pour être si choyé des dames ?...

Ghislaine se recula de deux pas et prit sa robe à deux mains ; elle s'effondra alors dans une grande révérence prolongée, semblable à celles que le maître à danser de Rennes enseignait si péniblement à la pauvre petite marquise Hélyette, et elle lança, en enfant sa voix d'une façon comique :

— M. de Pontanguy, de l'Académie Française !

JEANNE DE COULOMB.

FIN

CURIOSITÉ HISTORIQUE

ORIGINE DU MOT TINTAMARRE

On trouve dans les vieilles Chartes du Berri que le duc Jean, fondateur de la chapelle de Bourges, allant un jour à la chasse rencontra un grand nombre de vigneron qui vinrent à lui se plaindre du travail qu'on leur imposait pendant quinze et seize heures par jour. Le duc ordonna donc, pour mettre fin à cette coutume, que les ouvriers n'eussent à se rendre à leur travail qu'à six heures et qu'ils pussent le quitter à six heures du soir. Et pour que cette promesse ne fût pas illusoire, il enjoignit à ceux qui étaient le plus près de la ville et qui, par conséquent, entendaient les premiers sonner l'heure, d'en prévenir leurs voisins qui, eux, devaient l'annoncer aux plus éloignés. « Tellement, dit l'auteur, qu'en toute la contrée s'entendait une grande huée et clameur par laquelle chacun était averti qu'il fallait faire retraite en sa maison ».

Tous donnaient cet avertissement en tintant avec une pierre dessus leur *mare* (nom d'un instrument de labour), d'où tintamarre tout ce qui rappelait un bruit de ce genre.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POULET BRAISÉ À LA MILANAISE

Mettez dans une casserole un lit de carottes et navets émincés, quelques feuilles de choux blanchis, un bouquet garni et un bon verre de vin blanc.

Faites cuire votre poulet sur ce fond et, après trois quarts d'heure, mettez-le au four dans un plat où vous le retournerez et l'arroserez souvent pour lui faire prendre une belle couleur.

Cuisez à part du macaroni cassé en morceaux courts ; quand il est cuit, accommodez-le avec du fromage, du beurre, un peu de purée de tomates, et du jus de la cuisson du poulet.

Servez ensuite le poulet sur un plat, le jus dans une saucière et le macaroni à part.



Théâtre d'application : *La Novia*. — M^{lle} Hortense Parent en Sorbonne : son enseignement, son concert, ses élèves. — Musique sacrée. — *La Deuxième Fantaisie*, avec orchestre, de M. A Périllhou.



OMME nous l'avons annoncé le mois dernier, nous consacrons nos premières lignes à la représentation de cette *Novia*, dont le succès retentira d'autant plus longuement que sa partition, offerte à nos lectrices dans notre numéro de juin, ira l'apprendre à toutes les parties du monde. Si nos abonnées de

Paris sont fixées sur ce point, ne devons-nous pas fixer de même celles de partout, qui vont aussi monter leur petit théâtre pour jouer *la Novia*? Nous avons dit ce que nous pensons du beau talent des auteurs et de la distinction morale et musicale de leur œuvre, où l'esprit, la science et le bon goût font si bon ménage ensemble.

Il nous reste à parler de l'interprétation remarquable qui en a été faite au Théâtre d'Application, et au succès de laquelle l'administration du *Journal des Demoiselles* a pris une si large part en conviant ses lectrices à cette attrayante fête de famille.

Le rideau se levait sur la première audition de *L'Oasis*, scène pour orchestre, chœurs et soli, écrite par M^{me} Carissan sur un ravissant poème de M. A. de Carné, dont le sujet, plein de grandeur, est « Le Repos de la Sainte-Famille dans le Désert africain ». Les deux artistes chargés des soli de la sainte Vierge et de saint Joseph ont reçu le plus flatteur accueil du public. M^{lle} Dreux, du Conservatoire, remplaçant, au dernier moment, M^{lle} E. Blanc, retenue à Rouen pour les auditions de M. T. Dubois, s'est tirée de cette tâche difficile avec autant de talent que de modestie. Dans la poétique *Berceuse*, qui eut un si vif succès à Genève, on l'a admirée autant pour sa voix sympathique et fraîche que pour le charme de son intelligence musicale.

M. Pecquery, parfait dans le rôle de saint Joseph, l'a chanté dans un très bon style, et son succès a été complet.

Les chœurs, d'un ensemble remarquable, très harmonieux et mélodiques, ont été chantés avec une grande sûreté. Il faut en féliciter le savant organiste de Saint-Paul, professeur de l'Orphéon

municipal, qui en dirigeait l'exécution avec une absolue maîtrise.

Un intermède d'un captivant intérêt a permis d'apprécier une toute gracieuse mandoliniste, qui a fait entendre une charmante page de M. J. Cottin. Puis M^{me} Carissan, vaillante et infatigable virtuose-compositeur, s'est emparée de son Erard, où elle a joué ses *Pièces à Lili*, avec une infinie délicatesse, et sa *Bourrée d'Auvergne*, d'une si vigoureuse originalité et dont la franche couleur locale témoigne d'un art tout personnel des contrastes. De vibrantes acclamations ont salué l'auteur-interprète.

La Novia, pantomime espagnole en un acte, remplissait la deuxième partie de la séance. Nous avons dit le charme, le talent et la beauté de M^{lle} Rose Syma, de l'Odéon, qui faisait une irrésistible fiancée. Ravissante dans le costume andalou, elle a soulevé la salle en dansant le pas espagnol, avec M. Fernand-Depas, de la Renaissance, lui-même réalisant à merveille le type rêvé pour André. Aussi tous deux, rappelés et acclamés, formaient un couple de fiancés d'une grâce idéale.

M. d'Avançon, qui semble né du mariage de l'esprit avec la poésie, porte avec aisance et distinction, malgré sa grande jeunesse, le poids d'une aussi illustre naissance. Grimé à donner l'illusion d'un *quarantin* pur sang, infatué de sa personne et de ses écus, il a été d'un comique achevé, conservant au personnage de l'avare don Geronimo toute son orgueilleuse bouffissure et son outrecuidance, sans cesser d'être infiniment sympathique à son public, déridant les fronts moroses, et vivement applaudi de tous.

N'oublions pas de rappeler que le ravissant *chœur* des jeunes amies de *La Novia*, qui semble une guirlande de roses tissée avec la trame de ce charmant ouvrage, peut néanmoins en être détaché à volonté. Quant à la mélodieuse phalange dans laquelle se trouvaient des abonnées du *Journal des Demoiselles*, elle s'est signalée par son parfait ensemble, la justesse et la pureté des voix qui accompagnaient admirablement la danse; nous tenons à remercier par ces éloges si mérités toutes ces gracieuses interprètes, à qui le merveilleux

accompagnement de l'auteur semblait *ailer* les voix. Le succès a dépassé toutes prévisions.

Un événement de la plus haute importance : M^{lle} Hortense Parent, en Sorbonne, a beaucoup attiré l'attention du monde musical et savant. L'éminente musicienne, dont la méthode vient d'être adoptée par le gouvernement, y a fait deux conférences où elle a démontré son système d'enseignement fondé sur un ensemble de principes de pédagogie et de virtuosité, dont on a constaté les résultats pratiques à la brillante réunion d'élèves dont nous nous occupons aujourd'hui. Nous réservons, pour notre prochain numéro, une étude spéciale de ces deux leçons de Sorbonne où, dans une admirable péroration sur les bienfaits du travail, la savante oratrice a transformé l'enthousiasme de son docte auditoire en véritable triomphe.

C'est dans les salons Erard que M^{lle} Parent réunissait une partie de ses élèves, avec le concours de M^{me} Crabos, et de M. Archainbaud pour la partie vocale.

Dès les premiers numéros, un murmure flatteur accueille les débutantes, dont les fronts rayonnent de jeunesse et les yeux de pensée; mais c'est surtout dans le jeu de chacune que la personnalité se dégage. C'est ainsi que nous avons remarqué la grâce innée de M^{lle} Louise S., dans sa *Danse des Sylphes*, et les facultés d'étonnante précision de M^{lles} Marie M., Elisa F., et Madeleine C., dans la Fantaisie sur *Don Juan* à trois pianos. Mais bientôt, on s'aperçoit que ce sont de véritables artistes qui se présentent. M^{lle} J. Berthier a joué son *Finale* du *Concerstucke* (Weber) avec autant de verve que d'esprit. M^{lle} Lizzie P. a obtenu, comme sa camarade, un très vif succès par son irréprochable pureté de son et la finesse de son jeu dans la *Fantaisie chromatique*, de Bach, et une *Valse*, de Chopin. M^{lle} J. Biaïa a montré une réelle maîtrise dans la difficile *Fantaisie* de Tchaïkowsky.

Dans la seconde partie, il faudrait tout citer : Le *Menuet*, de Mozart, enlevé avec une précision militaire par dix-huit jolies mains; la *Gavotte*, de Bach-Saint-Saëns, exécutée par un tout jeune homme, M. A. de M., en musicien consommé; la verve et l'esprit endiablés de M^{lle} Berthier se manifestant de nouveau avec une grande virtuosité dans *Bruit d'ailes*, de Pfeiffer, et la 4^e *Mazurka*, de Godard; le fini et la personnalité remarquables de M^{lle} Lizzie P. s'affirmant encore dans le beau *Caprice sur le Ballet d'Alceste*, de Gluck, par Saint-Saëns. Enfin, c'est avec une âme d'artiste et une grande profondeur de sentiment que M^{lle} Suzanne R. a délicatement rendu un *Nocturne* et l'*Etude en ut mineur*, de Chopin. Quant à M^{lle} M. Grandin, qui fermait ce brillant tournoi pianistique, elle en a magistralement chanté le triomphe, et celui de l'éminente fondatrice de l'Ecole Parent, dans une *Rapsodie*, de Liszt, enlevée avec un brio de fort belle allure.

La partie vocale, que nous avons à dessein

réservée pour encadrer ce charmant tableau, a répandu ses harmonieuses lueurs à la fin de la première moitié du programme, où M^{me} Crabos a mis toute la douceur et la pureté idéale de sa voix au service de la divine *Vierge à la Crèche*, et la suave *Musette xvii^e siècle*, de A. Périllhou, exquisement accompagnées par l'auteur, et toujours suivies de rappels enthousiastes.

Au milieu de la deuxième partie, un jeune ténor à la voix très sympathique, M. Archainbaud, a fait apprécier trois jolies mélodies de sa composition, chantées avec autant de goût que d'expression. Sa *Chanson*, de Garat, n'a pas été moins chaudement applaudie.

Enfin, le pénétrant soprano de M^{me} Crabos a ravi son auditoire avec cette page célèbre de Schumann : *J'ai pardonné !* qu'elle traduit avec une si profonde expression de regrets et de larmes, puis a sonné la clôture de cette inoubliable séance en lançant les vibrantes sonorités de son merveilleux instrument avec *La Cloche*, de Saint-Saëns, cette page superbe, si digne de son grand talent. Ovation et rappels sans fin pour l'éminente interprète.

Nous sommes bien en retard pour féliciter M^{me} Crabos de la perfection de style qu'elle a déployée dans la belle *Cantate de la Pentecôte*, de Bach, comme dans l'*Ave Maria*, de A. Périllhou, le jour même de cette fête grandiose. Redemandées pour la clôture du mois de Marie, ces deux pièces, d'une expression si élevée, ont été l'objet d'une admiration recueillie pour la distinguée cantatrice et le savant organiste de Saint-Séverin.

Plus récemment, en l'honneur de la Fête-Dieu, le grand maître Saint-Saëns y a fait entendre une composition nouvelle dédiée à la reine de Roumanie, et d'une incomparable beauté comme inspiration et comme travail, exécutée par M. Périllhou, avec la perfection que nous avons déjà signalée; le célèbre compositeur a félicité le grand artiste si modeste, en des termes on ne peut plus flatteurs.

Nous regrettons de ne pouvoir consacrer que fort peu de lignes au grand succès que cet éminent organiste a remporté dernièrement dans la salle du Palais d'Hiver (Jardin d'Acclimatation), où on exécutait sa *Deuxième Fantaisie* pour piano et orchestre. Composé de 60 musiciens, l'orchestre de M. Pister a mis en relief toutes les beautés de l'œuvre, et donné par instants l'illusion de deux orgues qui se répondent; cet effet est des plus impressionnants. La partie très importante du piano était tenue par M. Staub avec une inimitable perfection. La trompette, les cors, le piano et les violons produisent des effets de sonorité d'une magistrale grandeur. Un public très nombreux a acclamé l'œuvre de M. Périllhou, les artistes, l'orchestre et son vaillant chef, M. Pister.

MARIE LASSAVER.

CAUSERIE



QUELS coups répétés a frappés, il y a environ un mois, l'invisible faucheur qui chemine toujours parmi nous !

Au moment, chères lectrices, où nous avions la pensée de vous entretenir de fêtes, l'émotion nous contraint à vous parler d'abord de ces tristes choses.

En Amérique, à Saint-Louis, un cyclone détruit en quelques heures tout un quartier de

la ville, laissant après lui plus d'un millier de victimes ; peu de jours après, en Russie, au milieu des fêtes du couronnement du tsar, deux mille vivants sont broyés par une foule inconsciente se ruant à une distribution de vivres, bourreaux ignorant leurs victimes et n'apprenant qu'après coup quel sinistre terrain ils avaient piétiné.

Cette épouvantable catastrophe a éveillé en France le plus sympathique écho ; nos cœurs féminins, en particulier, ont été péniblement émus par ces morts affreuses ; en souvenir de ce livre aux innombrables signatures, envoyé il y a deux ans par les dames russes à leurs sœurs de France, nous prions ces amies lointaines, et surtout nos fidèles abonnées russes, de trouver ici l'expression de nos bien affectueuses condoléances.

Avant que le glas funèbre eût remplacé, à Moscou, les joyeuses volées du couronnement, la France entière, minutieusement renseignée par les journaux, suivait de loin les phases de la grande solennité. Du Kremlin à l'ambassade de France, depuis les splendeurs du couronnement, la fête des Mille et une Nuits, donnée par notre ambassadeur, jusqu'à cette foule aux costumes étranges et bigarrés venue d'Europe et d'Asie, et si merveilleusement encadrée par la Ville Sainte aux dômes dorés, aux clochers de toutes couleurs, aux toits vert tendre ou rouges, tout a fait battre les cœurs français.

En éveillant ici un vif intérêt, ces récits n'ont pas laissé de nous étonner ; notre société, en se démocratisant, a perdu la notion de ces cérémonies

familiales à nos pères ; l'élection de nos présidents ne rappelle en rien le couronnement des tsars, aucune de nous n'a vu un roi de France, nos mères, même, ne se souviennent que d'un roi des Français ; de l'étiquette des cours, notre génération ne sait plus rien : un rhétoricien commence par « Monseigneur » une lettre de Sully à Louis XIII ; il ignore absolument qu'on disait « Sire » au roi ; une jeune femme, appelée par les fonctions de son mari à vivre dans une cour étrangère, a dû apprendre de A jusqu'à Z tout ce qu'une jeune fille de sa condition savait autrefois au sortir du couvent.

Mais ne médisons pas de notre temps, n'étant pas appelées à le réformer, mais à tirer parti de ce qu'il offre de beau et de bon ; cette pensée vient chaque fois que les expositions de fleurs montrent les produits de la culture à outrance ; sous leurs noms latins, nous avons peine à reconnaître les fleurs du bon Dieu, qui valaient certes, ne trouvez-vous pas ? celles qui nous sont offertes maintenant.

Il n'est pas de ville où l'on vende plus de fleurs qu'à Paris ; quoi de plus ravissant que ces petites charrettes à bras remplies de bottelées multicolores : lilas, roses, violettes, tulipes s'y entassent en montagne dans un désordre charmant. Pour quelques sous, l'ouvrière y trouve le repos de ses yeux fatigués, et ce lambeau de printemps égaye sa chambrette. Les fleurs sont mêlées à toutes les fêtes de notre vie, elles nous suivent à chaque étape de l'existence, et au delà, puisqu'elles sont devenues une des plus ordinaires formes de ce culte des morts, si puissant parmi nous.

A très petite distance de l'Exposition d'horticulture, voici l'Exposition canine ; toutes les races y sont représentées : les utiles et les inutiles. Y en a-t-il d'inutiles ? Non, puisque tous apportent à ceux qui les aiment la joie du retour dans l'affection. Combien d'êtres isolés et malheureux, en regardant ce seul compagnon de leur existence solitaire, refont sans y penser le vers mélancolique de Lamartine, et murmurent :

Et seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien !

Malgré cela, me jetterez-vous la pierre, chères lectrices, si je vous avoue que je n'ai pas la passion des bêtes, et dirais volontiers, avec un écrivain contemporain : « L'amour des bêtes n'est souvent qu'une forme de la misanthropie. Ce n'est certes pas une règle, mais beaucoup de ceux qui ont accablé les hommes des plus haineuses rancunes

ont dépensé pour les animaux des trésors de tendresse... Entre les bêtes et les hommes, Schopenhauer préférait les bêtes, et il le proclamait avec véhémence. Beaucoup pensent comme lui, qui ne savent pas le dire. Pour moi, je veux absolument préférer les hommes, parce qu'ils sont plus malheureux, c'est sur leur sort que je veux m'attendrir, et je sens si profondément leurs souffrances qu'il ne me reste plus beaucoup de pitié pour les pauvres chats qui ronronnent au coin du feu, pour les pauvres chiens qui jappent autour de leurs maîtres, ni même pour les pauvres oiseaux qui chantent dans leur cage. »

Mon Dieu, qu'ai-je écrit, et comment me faire pardonner par les âmes sensibles, comme on disait au siècle dernier ?

Sera-ce en leur parlant philatélie (lisez amour du timbre) ; l'horrible mort d'un jeune philatéliste a amené l'attention sur cette manière de faire fortune et aussi, hélas ! d'être assassiné.

Croiriez-vous qu'il existe un timbre valant quarante mille francs ; c'est celui de la Guyane anglaise, couleur carmin, date 1856 ; malheureusement, ce n'est ni vous ni moi qui le possédons ; l'unique exemplaire connu appartient à un Anglais, qui sait sa valeur et le garde. On dit que beaucoup de collections d'amateurs, faites au jour le jour, valent maintenant de quinze cents à deux mille francs ; on en rencontre quelques-unes dont la vente pourrait rapporter de cinquante à soixante mille francs.

Je m'attarde et la place va me manquer pour répondre à d'aimables abonnées dont les lettres nous questionnent sur les usages mondains. Les réponses sont quelquefois embarrassantes à donner ; d'une province à une autre, les différences sont parfois sensibles, ce qui se fait ici serait parfois si ridicule ailleurs. Il est un chef-lieu de département où on a encore l'habitude, après le dîner, de donner un pourboire aux domestiques ; qui y songerait à Paris ? Dans une autre ville, après avoir fait une partie de cartes, on laisse quelques pièces de monnaie dans les bobèches des flambeaux de la table de jeu, etc.

Même variation de l'usage dans les termes courants : à ***, on parle d'une ouvrière faisant très bien les *tailles*.

— Est-ce donc une corsetière ?

— Non, du tout, c'est une robeuse.

Traduction parisienne : une couturière faisant bien les corsages.

Où trouver une règle au milieu de coutumes si diverses ? A Paris, sans doute, répondrez-vous ; c'est donc à cette source que nous puiserons pour vous renseigner.

Une des questions posées présente, au moment de l'année où nous sommes, un intérêt d'actualité : il s'agit des cadeaux, gratifications, etc., convenables après une villégiature chez des amis.

Constatons d'abord que les politesses gratuites

sont de moins en moins fréquentes ; si vous acceptez une place dans une loge, vous n'étonnerez personne en envoyant des fleurs quelques jours après ; donnant, donnant, semble la devise des temps modernes ; après un séjour chez des amis, il faut non seulement laisser un souvenir en argent aux domestiques, mais il est convenable d'offrir, quelque temps après, un présent à ses hôtes : il aura un côté pratique ou seulement agréable, selon leur position.

Lorsqu'une personne amie contribue à la conclusion d'un mariage, il est entré dans les mœurs de lui offrir un cadeau ; au début, cela choquait et paraissait rappeler le paiement d'une agence ; maintenant, c'est admis par tout le monde.

Dans une autre lettre, on demande ce que doit donner une marraine et à quelles dépenses entraîne ce titre ? Le rôle de la marraine est infiniment plus simple que celui du parrain ; c'est à celui-ci qu'échoient toutes les grosses charges : cadeau à la marraine (les gants sont démodés, on les remplace par une élégante inutilité), cadeau à la mère, à l'enfant, nombreuses boîtes de dragées, etc. La marraine se borne à donner un souvenir à son filleul : coquetier et cuiller en vermeil, hochet d'orfèvrerie, porte-bonheur enfantin si c'est une fillette, ou plus simplement objet de toilette brodé et confectionné par elle-même.

Le travail de vos doigts agiles vous peut être d'une grande ressource, chères abonnées, dans cette épidémie de cadeaux qui sévit sur toutes les circonstances de la vie : baptême, première communion, mariage, etc. ; vous pouvez faire grand plaisir, à peu de frais, en utilisant avec goût tous les modèles que vous donne votre journal ; il en est parmi vous qui, se souvenant des exemples d'approvisionnement prudent que donne l'écriture, préparent pendant les mois d'été, dans le calme de la campagne, beaucoup de travaux, simples et élégants, qu'elles ont toujours l'occasion d'offrir pendant la saison d'hiver. Cherchez dans l'Album de travaux que nous vous envoyons chaque mois, vous n'aurez que l'embarras du choix.

Celles d'entre vous qui peignent ont encore de plus grandes facilités pour varier leurs présents ; elles peuvent aborder la peinture des abat-jour, grands et petits, des éventails, écrans, paravents, etc. ; ces cadeaux-là disent mieux que tout autre la pensée de la donatrice et n'ont pas la banalité des objets achetés ; le temps c'est de l'argent, disent les Anglais ; le temps c'est de l'amitié, c'est du souvenir, c'est tout ce qui donne du prix à un présent pour ceux qui ont l'âme élevée et, suivant ce mot du P. Lacordaire, « savent reconnaître un grand cœur dans une petite maison ».

EDMÉE.

DEVINETTES

Mots en carré

1^{re} Ville lumière. — 2^o Ou endommagée. — 3^o Concurrent. — 4^o Représentation d'une chose. — 5^o Ville des Etats-Unis.

(Antoinette Legras et son élève.)

Epigramme

Quel est l'auteur de cet épigramme, et contre qui fut-il écrit :

Maudit soit l'auteur dur dont l'âpre et rude verve
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents.

(Marthe et Pierre.)

Mots en drapeau

Verticalement, la hampe : Duc qui joua un grand rôle.
Horizontalement : Très dure. — Hoquet sans tête. — Tendrement aimée. —
Plein d'herbe. — Balle pour jouer à la paume.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en coupe

Verticalement : Petite plante ennemie des maux de gorge.
Horizontalement : Où se font les chapeaux. — Une espèce de coudrier. —
Tout petit bateau. — Ou bravoure. — Pour le béliet. — Amas liquide. — Con-
sonne. — Un muet. — Appel. — Pour respirer. — Dans un verre. — Ou Orient.
— Pour le marcheur. — Un végétal. — Pour les liquides.

(Lucienne C.)

Dernières paroles

A quelle femme célèbre du XVIII^e siècle les paroles suivantes sont-elles
attribuées :

« Au Paradis, vite, au grand galop ! »

(Germandrée.)

Mots en escalier

Ou Levant. — Préposition. — Arrêt des hostilités pendant une guerre. — Verbe. — Fabuliste.
— Un oiseau. — Pour les bijoux. — Entourée d'eau. — Au milieu du visage.

(M^{me} A. P., Versailles.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JUIN

MOTS EN TRIANGLE :

A B E C E D A I R E
B O N A P A R T E
E N T R A N T E
C A R A C A S
E P A C T E
D A N A E
A R T S
I T E
R E
E

MOTS EN CROIX LORRAINE :

V
A
L
O R L E A N S
N
C
I
M A R S E I L L E
N
N
E
S

CHARADE : Tan gage.

PAROLES CÉLÈBRES : Philippe VI.

MOTS EN LOSANGE :

M
M E S
M E N E R K
M E N E L I K
S E L T Z
R I Z
K

MOTS EN SOLEIL :

M E R
A L B I T U R E
S P E R T O O I O E
D G O T I O O I O E
K O R I E I O O I O E
H A S S I O O I O E
M A S S I O O I O E
N
U I
O N

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, impr. breveté, 24, rue Chauchat.